

JACQUES GODBOUT

□ Québec en Amérique

JEAN ROYER

JACQUES GODBOUT poursuit, avec son septième roman, *Une histoire américaine*, son témoignage d'écrivain sur l'histoire du Québec contemporain. Nul romancier mieux que lui, peut-être, n'aura su saisir sur le vif les étapes de notre quête d'identité. Vingt ans après *Le Couteau sur la table* et *Salut Galarneau !*, son dernier roman nous fait plonger dans une utopie québécoise actuelle : celle de la Californie et des États-Unis, où son personnage, Grégory Francoeur, va se perdre avant d'entrevoir une utopie nouvelle : celle d'un métissage culturel et planétaire.

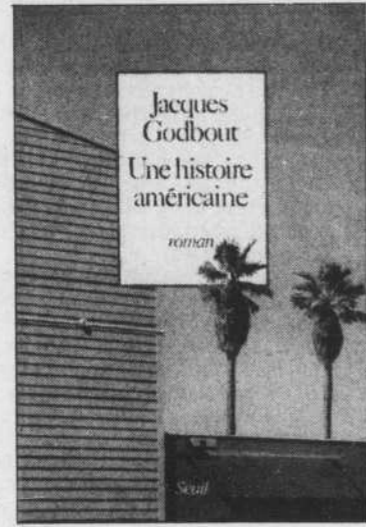
Le romancier Jacques Godbout prend une longueur d'avance sur les idées reçues. Ses antennes bien aiguës lui font voir et nous font vivre, à travers le suspense d'*Une histoire américaine*, les liens qui existent entre la génération des nationalistes qui avaient 25 ans à la Révolution tranquille et celle des jeunes des années 1980 pour qui le Québec est au monde.

Une histoire américaine, suspense policier, mais aussi méditation politique, est un roman sincère. Cette oeuvre personnelle, où transparaît la continuité intellectuelle qui anime autant l'essayiste, le cinéaste et le journaliste que le romancier qu'est Godbout, concerne à la fois la désillusion de l'après-référendum et l'espoir d'un Québec renouvelé.

Grégory Francoeur, incorrigible activiste, mais aussi méditation du pouvoir des mots pour « faire le bonheur des gens », comme il dit. C'est une sorte de libéral généreux. Il a fait de la publicité puis de la politique. Arrivé en Californie pour réaliser une enquête sur le bonheur, il est happé par une affaire de trafic d'immigrés clandestins. Il est donc emprisonné, mis en demeure de rédiger une longue défense en forme d'autobiographie, pris en tenaille entre les chantages du FBI et ses souvenirs, qui remontent len-

tement, d'un long séjour ancien en Éthiopie. Ainsi, Francoeur, ce Québécois renvoyé à lui-même, devrait-il quitter son rêve américain pour sa conscience planétaire.

Ce personnage, il ressemble à n'en pas douter aux Québécois qui ont l'âge du romancier. Ses chemins ressemblent à ceux de Godbout. Ainsi, dès la page 21 : « Il ne pouvait rien entreprendre qui n'ait une saveur sociale. Il avait toujours cherché à habiter ce lieu béni où se rencontrent le privé et le public. Il se donnait et se prenait tout à la fois, protégeant de toutes ses



forces son intimité mais s'avancant dans la foule à visage découvert. Coeur saignant. »

Roman d'action mais aussi de réflexion, *Une histoire américaine* ne manque ni d'humour ni de style. Godbout n'a peut-être jamais été aussi à l'aise dans son écriture. Il avait du temps pour écrire ce roman, dit-il, lorsqu'il était, comme son personnage, professeur invité à l'Université de Berkeley, il y a deux ans.

« Le roman est une des formes où l'écrivain se sent le plus libre, me dit Jacques Godbout. Dans un

roman, je peux tout dire, à condition de tenir le bon pré-texte. Le roman est toujours l'occasion d'une méditation sur la vie, qu'on le veuille ou non. Même dans les romans d'action les plus primaires, il y a toujours un moment où l'un des personnages est obligé de méditer sur ce qui lui arrive.

« Le roman est un outil privilégié pour cerner ce qui nous arrive et ce qui m'arrive. Je ne connais pas de façon plus satisfaisante pour rester dans un état de santé mentale relatif. À cela s'ajoute le fait que c'est un moyen de communiquer avec plein de gens tout en leur laissant la possibilité d'inventer pour la moitié au moins le livre. Car, même si le romancier nomme et décrit ses personnages, le lecteur est bien obligé de se fabriquer son Francoeur, son paysage. Le livre appartient donc au lecteur. J'aime beaucoup ce partage, où existe aussi une dimension de liberté. Tandis que, dans l'essai, tu fais une démonstration à laquelle doit se soumettre ton lecteur, selon la qualité de ton raisonnement. Il y a dans l'essai une dimension dictatoriale.

« Le roman, au contraire, révèle un jeu de liberté totale. C'est ce qui me plaît dans ce genre. Combien de temps cela va-t-il durer ? Cela dépend peut-être de la génération de mes lecteurs. Mauriac a décidé un jour qu'il n'écrirait plus de roman : plus personne de ma génération ne me lit, disait-il, ajoutant qu'on est toujours le romancier d'une génération. Et il s'est mis à faire du journalisme. Moi, si je me retrouve sans lecteur, je ne vais pas m'obstiner plus longtemps. La littérature, c'est un échange. Je ne vais pas écrire pour moi seul. »

Jacques Godbout perçoit, en effet, le monde comme un rapport de société, un rapport entre individus mais aussi entre groupes. Il écrit pour clarifier ce qui se dessine et même, si possible, l'influencer, dira-t-il. Son dernier roman concerne donc les Québécois de sa génération, qui ont réalisé l'émancipation culturelle du Québec depuis l'élan de la Révolution tranquille

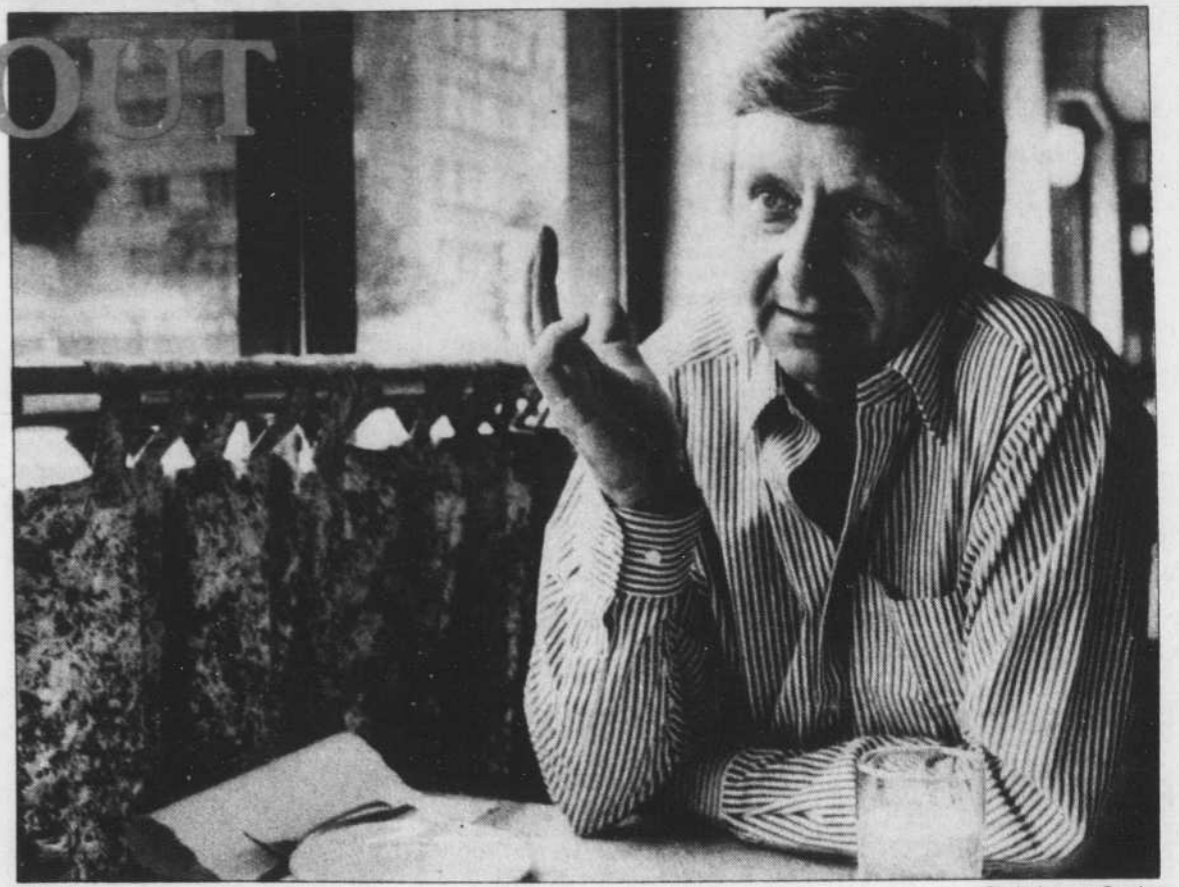


Photo Jacques Grenier

Jacques Godbout : « Si je me vois par mes propres yeux, l'autre finira bien par me voir. »

des années 1960 jusqu'à l'échec du référendum de 1980.

Mais cet échec du référendum, il faut en sortir. Ce n'est, d'ailleurs, que l'échec d'une question d'avocat, mal tournée et tarabiscotée, qui ne pouvait pas emporter le « oui » d'un peuple. Pour Godbout, il ne faut pas non plus confondre le nationalisme et l'identité des Québécois.

« J'ai toujours été plus patriote que nationaliste, me dira Godbout. Il y a là une différence. Pour moi, le nationaliste est le plus souvent sur la défensive tandis que le patriote est à l'offensive. Par exemple, cet été aux États-Unis, pour relancer la statue de la Liberté, on a assisté à une série de fêtes patriotiques qui ont resserré les liens de la nation américaine. Chez nous, au Québec, depuis le référendum, nous n'avons plus tenu de fêtes. Celles-ci étaient nationalistes, sur la défensive. On s'est replié encore plus sur nous-mêmes depuis 1980. Mais le Québec s'était déjà ouvert au monde, entre-temps. C'est pourquoi je pense qu'on va assister bientôt à

un transfert de l'énergie nationaliste de repli sur soi à une énergie de fierté et de patriotisme, qui est autrement conquérante et plus intéressante parce qu'il n'est pas exclusif.

« Quand tu construis sur la nation, tu es obligé de la définir. Tu te demandes alors s'il faut que tu sois né à l'île d'Orléans et, si tu arrives d'ailleurs, peux-tu faire partie de la nation ? Je n'aime pas ce jeu nationaliste. Parce que ma femme est née à l'étranger, puis mon fils, et je me rends compte qu'ils sont aussi Québécois qu'on peut l'être. Ce n'est donc pas tout à fait le lieu de ta naissance qui détermine ton identité, mais bien le lieu de ta culture et de ton activité. D'ailleurs, dans le sens patriotique, tu peux dire : oui, écoutez, les enfants, on va maintenant se lever et tenir notre place en Amérique ! On est capable de le faire. »

La quête d'identité du Québécois en est donc arrivée pour Godbout, dans la réalité et dans son roman, à cette « histoire américaine ». Mais

justement, cette histoire n'est pas la fin du monde, encore moins celle du Québec. Le rêve californien, devenu cauchemar pour le personnage de Grégory Francoeur, n'était qu'une étape nécessaire. Comme l'est encore aujourd'hui la fascination des jeunes envers les États-Unis.

Godbout nous rappelle, d'ailleurs, cette page de Jack Kerouac dans *On the Road*, où le romancier d'origine québécoise écrivait en substance : je suis parti, je me suis rendu à San Francisco et là, j'étais face à la mer. Il ne me restait plus qu'une chose à faire : revenir.

« Kerouac avait raison, dit Godbout. On va au bout d'un mythe, on se rend à l'extrême ouest de l'Amérique, on regarde la mer et c'est le vide, ultimement. D'ailleurs, il n'y a pas de peinture, il n'y a pas d'art sur la côte ouest. Il faut revenir. De toute façon, les gens regardent tous vers l'est. Ils regardent tous vers New York, vers Lon-

Suite à la page C-3

JIM JARMUSCH

□ L'élégance du têtù

NATHALIE PETROWSKI

EN LITTÉRATURE, il y a eu Jack Kerouac. En musique, il y a Tom Waits. Au cinéma, il y a maintenant Jim Jarmusch. Trois noms, un même esprit. Celui d'une marginalité, poétique et vagabonde, sur fond de jazz cool et de néon clignotant.

Jim Jarmusch traduit en images ce que Kerouac mettait en mots et ce que Tom Waits met en musique. Il n'a fait que trois films, mais quels films ! *Permanent Vacation*, *Stranger than Paradise* et le tout dernier, *Down by Law*, qu'il viendra présenter au Festival du nouveau cinéma de Montréal en novembre : trois films d'une originalité étonnante, à la fois libres et magnifiquement structurés, des films qui saisissent l'esprit du temps et le couchent sur écran, dans un noir et blanc richement contrasté qui vient défier le cinquantenaire du *technicolor* ; avec un minimum de moyens et d'effets pour un maximum de sensations aussi belles que douloureuses. Plus que tout autre jeune cinéaste du nouveau vieux cinéma, Jim Jarmusch, 33 ans, né en Ohio d'immigrants tchéco-allemands, est le cinéaste de sa génération.

J'ai rencontré l'enfant prodige au festival du film de Toronto. *Down by Law*, avec John Lurie, Tom Waits et Roberto Benigni, y était projeté pour la première fois en Amérique du Nord.

J'ai vu Jim Jarmusch franchir la porte de la chambre d'hôtel, longue silhouette noire coiffée de cheveux argent, avec des bottes aussi pointues que son visage émacié. Je l'ai reconnu immédiatement sans l'avoir jamais vu. Il a le physique de l'emploi, mais surtout le physique de ses films. Il promène sur le monde un air faussement détaché, un vague à l'âme de fin de siècle. Mais qu'on ne s'y trompe pas : derrière la carapace d'indifférence, se cache un être foncièrement à l'écoute de son temps.

Les histoires de ses films importent peu. Seules les atmosphères comptent. Ce sont elles qui contiennent l'essence même de son travail et qui révèlent son thème préféré, l'enfermement moral d'une génération

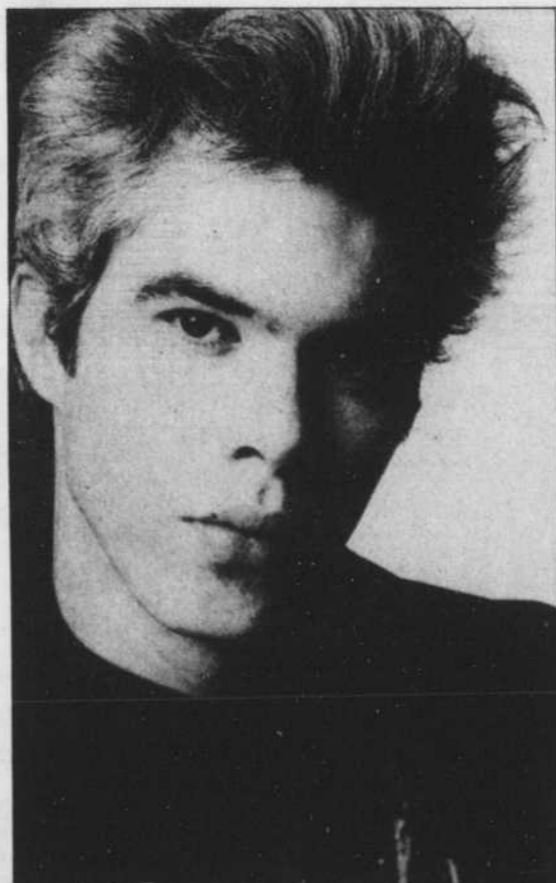


Photo Black Snake, Inc.

Jim Jarmusch, scénariste et réalisateur de la comédie *Down by Law*.

qui, quoi qu'elle fasse, où qu'elle aille et quoi qu'elle dise, est mal dans sa peau.

Dans *Stranger than Paradise*, les personnages se baladaient de chambre en chambre. Dans *Down by Law*, la chambre est devenue une cellule de prison. Trois hommes sans affinité s'y retrouvent et se lient d'amitié avant de s'évader miraculeusement par un tunnel, pour se retrouver devant une cabane en forêt qui ressemble étrangement à leur vieille cellule. Ici encore, les personnages de Jarmusch tournent en rond sans aller nulle part, s'évadent sans jamais se libérer.

En apparence, ces personnages pourraient facilement passer pour les petits fils de Jack Kerouac. Mêmes corps affalés et faméliques qui flottent dans leurs vêtements trop larges. Mêmes cheveux courts recouverts de feutres insolents. Même attitude cool. « J'aime les *Beat* pour leur côté marginal, dit-il. Je ne

Suite à la page C-9

MATHIEU ALBERT

C'EST écrit partout : l'influence américaine a procuré le levain nécessaire à l'éclosion de la nouvelle chorégraphie française. On n'a qu'à feuilleter n'importe quelle revue parisienne des années 70 pour découvrir la fascination exercée à l'époque par l'audace des chorégraphes américains sur les jeunes générations de la capitale française. Leur vocabulaire est neuf, inédit, ingénieux, ahurissant pour qui ne possède de la danse que la vision pétrifiée offerte par le ballet classique.

Mais, avant d'atteindre ce zénith, les premières percées américaines écopent de la ciguë jetée par une critique pusillanime. Martha Graham, qui fait halte pour la première fois à Paris en 1950, n'y récolte que mépris et dérision. Quatorze ans plus tard, l'art pratiqué par Cunningham ne réussit, pour sa part, qu'à éveiller ricanements et suspicion. À Paris, le ballet classique demeure la référence incontournable, le critère exclusif de validité hors duquel tout ne peut être que funeste anomalie.

Mais, à ces premières années de défiance, succède l'engouement. Peu à peu, des groupes se forment, des stages s'organisent, plusieurs danseurs et chorégra-

CAROLYN CARLSON

phes s'exilent à New York, où les studios de Cunningham deviennent le sanctuaire par excellence pour qui souhaite s'initier aux rites nouveaux de la post-modernité.

En France, le chorégraphe américain Alwin Nikolais est invité, quant à lui, à prendre la direction du tout nouveau Centre national de danse contemporaine, inauguré à Angers en 1981. Poste auquel lui succédera, deux ans plus tard, Viola Farber, ex-disciple de Cunningham. Entre-temps à Paris, Susan Burge, danseuse retirée de la tribu Nikolais, donne des classes. Tandis que Carolyn Carlson, également issue du clan Nikolais (chez qui elle a dansé de 1965 à 1971), quitte New York pour s'installer à Paris.

Suite à la page C-8

□ Une Américaine à Paris



Photo Graetz/Pièce des arts

Carolyn Carlson dans *Blue Lady* : escapade vénitienne et errance intérieure.

Mozart, sa vie et son oeuvre

Par Theodor de Wyzewa et Georges de Saint-Foix

► LE GRAND OUVRAGE DE RÉFÉRENCE SUR MOZART ENFIN RÉÉDITÉ!

► Tome 1: 1756-1777 / L'enfant prodige-Le jeune maître / 832 pages - 24,95 \$

► Tome 2: 1777-1791 / Le grand voyage-L'épanouissement-Les dernières années / 1010 pages - 24,95 \$

Un ouvrage unique qui se présente encore aujourd'hui comme le plus précieux livre de chevet que puisse posséder l'amateur mozartien. Par les témoignages irremplaçables de la grande époque de la musique française du début de ce siècle.

COLLECTION «BOUQUINS»
EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ROBERT LAFFONT



LE DEVOIR CULTUREL

LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

La rentrée des pissenlits

ÉCOLIER, le premier livre à m'appartenir en propre fut *Le Petit Larousse*. Il n'était pas illustré, mais qu'à cela tienne — on n'était pas encore entré dans l'ère de l'« odieux visuel » — chacun de ses mots me valait cent images. De là me vient le culte des mots, avec la vieille Underwood de mon père sur laquelle je piochais les mystérieux signes de notre langue avant même que d'avoir appris à tracer le premier « a » minuscule de ma première maîtresse (d'école, s'entend).

Depuis, les dictionnaires, lexiques et autres réservoirs de mots se sont succédés, sous la lampe Aladin de mes premiers devoirs, sur mon pupitre de collégien, au chevet de mes lectures nocturnes, à la rescousse de mes mots croisés, joutant aujourd'hui ce clavier comme l'ordinaire (p. 703) de notre Église catholique (p. 172).

« Je sème à tout vent » : peut-être ai-je retenu la devise de Larousse avant même le « Je me souviens ». Plus rabelaisienne que la fleur de lis (pluriel du latin « *lilium* »), l'humble fleur montée en graines m'a sans doute donné ce goût, qui me reste malgré la cigarette... et les discours électoraux, de manger le pissenlit par la racine, fût-elle grecque, latine, saxonne ou occitane. (Plus prudes ou moins portés sur l'urologie — p. 1048 — les Anglais ont retenu le nom spécifique « dent-de-lion », ou « *dandelion* ».)

Les Éditions françaises, qui diffusent ici les styles (p. 961) et stigmates (p. 958) jamais fanés du grand oeuvre de Pierre Larousse (p. 1456), m'ont fait le bien grand plaisir, teinté de la nostalgie du tout premier porte-mots de mon enfance, de me faire tenir l'édition 1987 du *Petit Larousse illustré*. Le pli (p. 775) qui accompagne le P.L.I. me signale que, pour la première fois depuis sa naissance en 1856, l'ouvrage paraît simultanément sur les marchés canadien et français. Il a aussi tombé (p. 1013) la jaquette traditionnelle,

mais n'allez pas croire que « le roi est nu » : avec plus de 52,000 mots de la langue française, 24,000 noms propres, 4,200 photos et 245 cartes, ses « pages roses » et ses drapeaux, il a de quoi vous tenir en haleine comme la plus voluptueuse strip-teaseuse (p. 960), le plus séduisant mignon (p. 637) semant leurs pétales à tout venant.

Je vous laisse l'agrément (p. 23) d'égrener le pissenlit pour égayer vos jeux de mots, d'effeuiller la rose des vents jusqu'au septentrion (p. 925), puis de perdre le nord (p. 683) en voyageant à la carte... géographique. Le plaisir de nommer les choses vous accompagnera de l'abaca (p. 1) au zythum (p. 1088). À la recherche du temps perdu (p. 1089), vous finirez, sans pour autant causer finno-ougrien, chez les Zyrianes (p. 1792).

« *Nunc est bibendum* » (pages roses) à la santé des mots, à la gloire des pissenlits!



LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

La place de l'écrivain — On dit souvent qu'au Québec l'écrivain n'a pas de statut social. C'est-à-dire qu'il n'est pas considéré comme un citoyen à part entière par sa seule écriture. En effet, cela ne va pas de soi ici comme en France, par exemple, où la littérature fait partie de la tradition culturelle. Au Québec, la littérature ne semble même pas faire partie de l'Histoire. C'est comme si nous n'avions pas d'histoire littéraire ! Pourtant, Montréal, Québec et d'autres villes ont vu naître et mourir des centaines d'écrivains. Pourquoi alors ne pas le rappeler par des plaques qui nous remémorent notre histoire littéraire sur les murs et les édifices, comme cela se fait dans toutes les grandes villes du monde ? Avons-nous perdu la mémoire ? Avons-nous honte de nos écrivains ? Aurons-nous un jour le sens de notre propre histoire ?

L'Union des écrivains est certes à blâmer pour ce « silence » dans la ville. Depuis deux ans, un dossier dort dans les bureaux de l'Uneq, où il est prévu de demander à la Ville de



Le frère Marie-Victorin aura-t-il sa plaque historique ?

tion des appartements de Marie-Victorin.

Les intellocrates — Il y a, dans l'édition comme ailleurs, des centres de pouvoir, des réseaux d'amis qui risquent de fausser parfois la réalité. En France, on a déjà pointé du doigt ceux qu'on appelle les « intellocrates » : ces intellectuels qui sont à la fois éditeurs et critiques et cumulent les chroniques et les lieux de pouvoir.

À Montréal, cela se passe à une échelle plus modeste mais réelle. Lisez la dernière livraison du magazine *L'Actualité* sur « Les Québécois qui montent ». Dans ce numéro, la littérature est très mal servie : aucun poète ni romancier ayant fait leurs preuves ne sont présentés au public.

Les mieux servis dans le choix des littérateurs qui montent, ce sont les gens des éditions du Boréal et de la revue *Liberté*, deux lieux auxquels appartient le collaborateur de *L'Actualité*, l'écrivain Jacques Godbout.

Ce dernier présente la critique François Ricard, avec qui il travaille aux éditions du Boréal et à *Liberté*. Godbout fait, de plus, allusion, dans son article, au film qu'il a lui-même réalisé avec la collaboration de Ricard sur Hubert Aquin. Le même numéro de *L'Actualité* présente, en littérature, un autre critique de *Liberté*, Jean Larose, et un jeune romancier acadien, Jacques Savoie, qui a publié un livre à Boréal, où Godbout travaille comme conseiller à l'édition et au marketing.

Il ne s'agit pas de nier la qualité des littérateurs choisis mais de savoir qu'ils viennent des mêmes lieux d'édition et que leur présence ne correspond pas nécessairement à la réalité de l'histoire littéraire actuelle, où la poésie, entre autres genres, comprend des oeuvres qui « montent ».

À la revue Liberté — L'écrivain Yves Beauchemin vient de se joindre à l'équipe de rédaction de la revue *Liberté*. Il a déjà assisté à quelques réunions et participera au prochain sommaire de la revue, nous assure le directeur François Hébert. Yves Beauchemin est actuellement membre du bureau d'administration de l'Union des écrivains québécois.

À Quatre Saisons — À l'émission *fast-food* culturelle du nouveau réseau de télévision Quatre Saisons, *Premières*, on cite des noms d'écrivains québécois sans faire voir leurs parutions, mais on se promet d'inclure exclusivement des écrivains étrangers à l'écran. Il est vrai que le monde des livres aura aussi son émission, le dimanche soir à 22 h 30. Claude Jasmin animera, dès cette semaine, l'émission *Claude, Albert et les autres*.

Apostrophes — Bernard Pivot nous réserve, ce dimanche à 21 h 30, à TVFQ 99 (câble 30), une reprise de son émission du 19 mai 1978 consacrée aux « itinéraires d'hommes ». L'émission est diffusée en hommage à Henri Vincenot, décédé le 21 novembre 1985. On y retrouve aussi les écrivains Michel Déon, Marcel Julien et Jean d'Ormesson.

Montréal de dévoiler à chaque année quelques plaques identifiant des lieux où vécut des écrivains importants. Ce dossier ne semble pas intéresser les bureaucrates ni les administrateurs de l'Uneq, plus occupés à gérer des programmes immédiatement « rentables ».

Avant de faire des colloques sur le statut économique de l'écrivain, les gens de l'Uneq feraient mieux de commencer par le commencement : c'est-à-dire promouvoir le statut social de l'écrivain et sa présence dans la ville.

L'Uneq pourrait prendre l'exemple de citoyens de Longueuil, qui se battent ces temps-ci pour que ne soient pas détruits les lieux où vécut le frère Marie-Victorin de 1933 jusqu'à sa mort en 1944. Il s'agit d'un appartement au rez-de-chaussée de l'ancien collège de Longueuil, désaffecté depuis huit ans, qu'on veut raser. Le grand botaniste et écrivain Marie-Victorin y a travaillé à sa célèbre *Flore laurentienne*.

Les écrivains Yves Beauchemin et Pierre Dansereau, de même que des associations scientifiques et politiques appuient le projet de conserva-

Dictionnaire visuel : le bon coup de Jacques Fortin

JEAN ROYER

LES ÉDITIONS Québec/Amérique partent à la conquête du monde avec le lancement, cette semaine, du *Dictionnaire thématique visuel*, une sorte de dictionnaire universel par le mot et par l'image, dont les premières versions, en français et en anglais, comptent un premier tirage de 100,000 exemplaires.

Le pdg Jacques Fortin gardera tous les droits d'édition de l'ouvrage dans diverses langues. Le dictionnaire sera diffusé par des éditeurs associés. Au Canada par *Stoddart Publishers*, de Toronto, et aux États-Unis par *Facts on File*, de New York, pour la version en langue américaine. En Angleterre par Harrap, pour la version anglaise. Des négociations sont en cours pour d'autres versions de l'ouvrage en France, au Mexique (espagnol) et en Tunisie (arabe). D'autres éditeurs européens et asiatiques s'intéressent à ce dictionnaire véritablement universel conçu au Québec sous la direction du linguiste et lexicographe Jean-Claude Corbell.

Toutes les éditions du dictionnaire seront imprimées au Québec. Le projet a d'ailleurs fait naître dans la Beauce, la patrie de l'éditeur Jacques Fortin, une nouvelle imprimerie qui aura reçu, d'ici janvier, des commandes pour un million de dollars et qui a pris le nom « modeste » d'Interlobe.

Le lancement de ce dictionnaire constitue peut-être l'événement le plus important de l'édition québécoise, après le succès du *Matou* (un million d'exemplaires vendus) par le même éditeur.

« Il est clair que l'édition québécoise doit sortir de son ghetto, c'est la condition de sa viabilité à long terme, disait cette semaine Jacques Fortin. Ce ne sont pas le talent, la compétence ni les idées originales qui manquent au Québec. Mais il faut que nous fassions valoir à l'étranger notre culture et notre aptitude à produire des ouvrages de portée universelle », commentait M. Fortin, qui a confié l'édition du dictionnaire à Jean-Claude Corbell, ex-directeur de l'Office de la langue française et rédacteur de la loi 101, aujourd'hui secrétaire général du Circifa (le Conseil international de recherche et d'étude en linguistique fondamentale appliquée).

Avec une équipe d'une dizaine de terminologues et de dessinateurs, dont son assistante, Ariane Archambault, et la graphiste Sylvie Lévesque, M. Corbell a réuni, dans un volume relié de 800 pages, l'inventaire le plus actuel et le plus complet des mots et des objets qui composent notre univers quotidien : plus de 25,000 mots et de 3,000 illustrations. Grâce à ses multiples index, l'ouvrage permet de passer de l'objet à son appellation ou, inversement, du vocabulaire à l'objet qu'il décrit en un clin d'oeil.

Chaque version nouvelle du dictionnaire dans une autre langue que le français et l'anglais devra tenir compte de l'usage de la civilisation concernée. Il ne s'agit donc pas pour l'éditeur associé de se contenter de traduire l'ouvrage original mais bien d'en créer un nouveau selon les besoins et la réalité culturelle de son marché. D'ailleurs, chaque édition étrangère du dictionnaire sera dirigée par M. Corbell. Il faut, d'autre part, noter que l'édition canadienne et américaine de l'ouvrage a été entièrement réalisée dans sa version anglaise par l'équipe francophone qui a produit la version française.

Ces deux premières éditions de l'ouvrage n'utilisent que 70 % des données et documents déjà recueillis par l'équipe éditoriale de Québec/Amérique. Il est donc clair que le *Dictionnaire thématique visuel* aura aussi de nombreuses autres applications terminologiques, sous forme

Suite à la page C-5

Entre le vivre et le ressouvenir

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

* Diane de Margerie, *Le Ressouvenir*, Paris, Flammarion, 339 pages.

LAUTOBIOGRAPHIE est à la mode. Plusieurs y succombent, ne laissant parfois rien d'autre qu'une trace narcissique enrobée sur elle-même. Ce n'est pas le cas de Diane de Margerie dans *Le Ressouvenir*, qui nous a donné l'un des plus beaux textes de la langue française avec *L'Arbre de Jessé*.

Ici, pas de complaisance ni d'attendrissement. Des anecdotes, faits et gestes de la vie passée sont rappelés à la mémoire, moins pour en faire état que pour soulever des interrogations fondamentales. Pourquoi choisit-on de se souvenir de ceci plutôt que de cela ? Comment s'effectue la stratification de la mémoire ? À quoi tiennent les sélections que nous effectuons sans détermination consciente apparente ? Y a-t-il quelque chose derrière le souvenir qui demeure irréductible au souvenir parce qu'il le dépasse en profondeur et en signification ?

Pourquoi, par exemple, les enfants écartent-ils si aisément les parents de leur vie passée pour s'attacher à des objets, lieux et instants qui n'ont de sens que pour eux-mêmes, sinon par la poussée d'un devenir qui leur fait pressentir, à travers ces supports imaginaires, « ce qu'ils passeront la vie entière à vouloir exprimer » ? Dans cette expérience, le détail a tendance à l'emporter sur l'ensemble. C'est par le détail que se révélera le désir de la totalité, le sentiment de sa perte ou de son inaccessibilité. « J'étais condamnée, écrit l'auteur, à la vision intime, mais fragmentaire, de l'essence. [...] Le sentiment de mon identité, je ne l'ai-

rai qu'au moment de la perdre. » Diane de Margerie effectue, par l'acte du ressouvenir, une démarche philosophique qui ne craint pas d'aborder des grandes questions par le menu côté des choses. C'est ainsi, à propos de l'identité, qu'elle touche à l'importance du lieu (« Parfois nous ne sommes plus rien qu'un lieu »), aux multiples visages de la vérité incarnés par des perceptions différentes, à la nécessité de changer (« vouloir la fixité n'est rien d'autre que d'éprouver la nostalgie de la mort »), à la civilisation comme culte nécessaire des apparences, à l'amour comme expérience et leurre de la continuité (« l'envie de tomber amoureux, mais l'art de savoir rompre »).

On pourrait continuer d'énumérer longtemps la beauté fulgurante des divers éléments qui composent *Le Ressouvenir*, cette résonance d'une voix lointaine et cependant familière qui nous informe de ce que nous sommes, de ce que nous devenons à travers nos déplacements, nos blessures, nos fièvres, nos amours. Elle-même a cumulé des expériences : départs, divorces, déracinements, maternités. Elle a beaucoup voyagé. Elle a vécu à Pékin, Rome, Chartres qui lui inspira *L'Arbre de Jessé*. Elle savait regarder, noter l'essentiel, fuir la mode et l'exotisme.

Ce livre nous apprend qu'elle sait vivre, c'est-à-dire se renouveler. L'écriture s'en ressent, ardente et nette, lucide et vigoureuse. « La voix passe, comme je passe », écrit-elle à l'avant-dernière page. La sienne, à l'opposé de certaines autres trop rivées à l'événement ou trop soucieuses de l'effet de surface, indique des passages où l'on est tenté de s'aventurer. C'est bon signe.

LE DEVOIR CULTUREL

est dirigé par Robert Lévesque

GRAND DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE LAROUSSE

10 VOLUMES EN COULEURS

Une oeuvre colossale complète et facile d'accès

Prix COOP UQAM: 10% de remise sur le prix de détail

COOP UQAM

Pav. Judith-Jasmin Local J-M 206 Métro Berri (514) 282-3333

LE HUITIÈME JOUR Antonine Maillet

Reprenons l'histoire depuis le début. Tout a commencé avec la création du monde. Création en six jours, nous dit-on, six petits jours, avec un Créateur qui s'en va en plus se reposer le septième! Vraiment ce n'était pas sérieux. On peut bien avoir hérité d'un monde boiteux et rabougri! Un monde inachevé.

Inachevé. Ce seul mot donne envie de sortir ses crayons de couleur, ses compas, ciseaux, équerres, rabots, pincesaux de sortir sa plume. Mais qu'est-ce que ça peut donner, sinon un livre de plus? Non, le seul espoir se cache derrière l'horizon, dans les plus du temps, au creux de l'imperceptible.

Le seul espoir est dans le huitième jour.

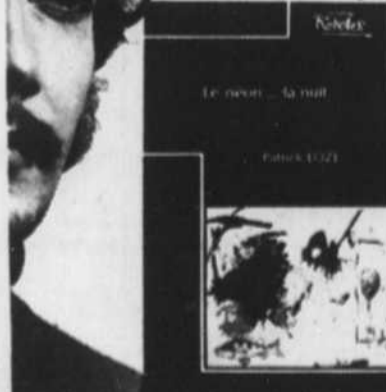
collection roman québécois 296 pages



en vente chez votre libraire 16.95 \$

PATRICK LOZE

Dans un monde qu'il ne reconnaît plus, dans la nuit des bois, le héros Rodolphe se laisse séduire par des amours impossibles et par la drogue.



REBELLES

par la poste, envoyez un chèque de 14.95 \$ + 1.00 \$ aux Éditions Rebelles, C.P. 753 Verchères, J0L 2R0

vos nom et adresse

disponible en librairie Diffusion PROLOGUE

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

CARON LIBRAIRE LIVRES RÉCENT ET ANCIENS Achat et vente la plus grande librairie 251 Ste-Catherine E.

SIMONE DE BEAUVOIR INSTITUT INVITATION INFORMATION UN COURS 398/2 (3 crédits): Les Américaines: Djuna Barnes, Jane Bowles, Laura Ridding-Jackson. PAR MICHELE CAUSSE auteure, féministe française Les Lundis à partir du 15 septembre, 1986 de 16.00 à 18.00 h. Renseignements et inscription: 848-2370 UNIVERSITÉ CONCORDIA CONCORDIA UNIVERSITY

LE DEVOIR CULTUREL

Un activiste en retrait

LETTRES QUÉBÉCOISES

STÉPHANE LÉPINE

★ Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, Seuil, 1986, 190 pages.

UNE HISTOIRE américaine, de Jacques Godbout, est à la fois un témoignage historique et politique, le récit d'une incarcération et le portrait d'un intellectuel qui affronte l'administration de la justice avec, comme seule arme, l'écriture. Ce roman est une réflexion sur l'écriture et le pouvoir des mots, sur les rapports de l'art et de la société, sur l'engagement socio-politique des intellectuels, et une métaphore de la société américaine.

Une histoire américaine est un roman noir. Il s'ouvre avec la voix d'un narrateur décrivant la cour d'un prisonnier où un homme est détenu pour viol et incendie criminel. Cet homme prendra à son tour la parole. Ayant obtenu trois semaines de sursis avant l'interrogatoire final, il va rédiger sa propre version des faits. Nous guidant d'un événement à un autre, d'un souvenir à un autre, d'une observation à un fait social, Gregory Francoeur traverse sa mémoire et son attente, solitaire, dans le refuge de son écriture, se soutenant d'elle seule et dans un constant décalage à la réalité qui l'entoure et aux incidents récents de sa vie, comme si seul le temps différé de l'écriture et sa situation d'activiste *retraité* étaient capables de lui ouvrir les yeux, de lui faire comprendre cette histoire américaine dont il est le héros maladroit.

À travers le journal de prison de Gregory Francoeur et les commentaires du narrateur, nous faisons connaissance avec un idéaliste qui a l'impression d'avoir été floué. Cet homme de 48 ans, ancien député à l'Assemblée nationale, célèbre dans le monde des communications, ne peut « rien entreprendre qui n'ait une saveur sociétale ». Que ce personnage soit une métaphore d'une génération qui s'est battue et qui ne songe plus aujourd'hui qu'à s'exiler (réellement ou symboliquement), cela est évident : toutes les existences, toutes les expériences, tous les discours, toutes les idéologies et toutes les ambitions d'une époque y cohabitent. Invité par une université d'État, Francoeur est chargé de faire une enquête sur le bonheur pour le compte d'une association américaine. Il va donc délaissier des problèmes familiaux, un sentiment d'échec et le climat de désenchantement politique qui règne actuellement au Québec et partir pour la

Californie. Décrit par sa femme comme un « boy-scout à la recherche d'une cause, d'un sens historique, d'un chef clairvoyant, d'une générosité planétaire » (elle n'a d'ailleurs pas entièrement tort), notre « papillon de nuit » va aller se cogner à la lumière californienne, se brûler les ailes.

Lorsque les Américains du Sud quittent leurs pays pour rejoindre les USA, le Nord tant vanté par les médias, terre d'élection de la *high tech*, de l'*electric light* et des *flush toilets*, ils se retrouvent le plus souvent dans des blanchisseries, des usines ou des grands hôtels, travaillant, en coulisses, à la fabrication du rêve américain sans pouvoir en profiter. Lorsqu'un intellectuel québécois se rend en Californie, ne participe-t-il pas au même mouvement de désillusion ?

Vous l'aurez compris, *Une histoire américaine* est aussi un roman politique. Il faut, toutefois, entendre par là ce que ne sont pas les romans qui s'avancent en général sous cette étiquette. C'est une oeuvre politique par la bande, par le biais de la métonymie et de la métaphore. *Une histoire américaine* ne traite pas directement de l'apolitisme actuel, de la mort des utopies ni du sentiment d'échec d'une génération. Mais, si Jacques Godbout réussit à éclairer ces questions au lieu, comme il se fait facile, de stupidement les illustrer, c'est, en particulier, parce qu'il opère ce déplacement nécessaire (métonymique) dont Brecht avait donné la règle : ce transfert, en l'occurrence, d'un fragment du Québec en Californie. Ce qui est politique, ce n'est pas, comme Godbout a tendance à le faire à certaines occasions, de nous resservir le brochet réchauffé du conflit éloquent et du héros positif ; c'est plutôt de montrer comment le narrateur et le sujet du roman, lui-même narrateur (ils représentent, en fait, deux moments d'une pensée en train de se constituer), se trouvent confrontés dans un espace minuscule — celui de la cellule et celui du roman — aux problèmes de la transcription du conflit.

Dans une Amérique où règnent les médias, Godbout et son personnage-écrivain savent que la voix et la présence réelle sont des armes dérisoires. Gregory Francoeur serait, en fait, le dernier grand naïf s'il croyait pouvoir se passer d'un médium pour communiquer avec ses supporters éventuels comme avec la loi, qui est contre lui. Gregory, comme Godbout, écrit donc. Pour tenter de sauver sa peau, sa foi, sa cause et pour s'inscrire, quoi qu'il arrive, dans l'histoire, il sait que l'écriture est son ultime arme, le dernier canal pour lui permettre de communiquer avec l'histoire des USA et lutter contre cette figure médiatique du pou-

voir. Médium pourtant bien faible que celui de l'écriture, ridicule même si on le compare à l'efficacité implacable du langage publicitaire ou télévisuel, surtout lorsque le texte, écrit en français, cette langue minoritaire, doit être traduit pour être compris par les hommes de loi. Écrire en français, et en prison, pour se battre contre la loi américaine, c'est se munir d'une fronde pour abattre Goliath. Pourtant, David...

Une histoire américaine est donc, enfin, une fable assortie d'une morale : si l'Occident tout entier n'est plus qu'un médium traversé de part en part, habité systématiquement par le fantôme d'une Amérique qui n'est d'ailleurs jamais que le reflet faussé d'elle-même, seuls ceux qui sauront échapper au pouvoir des médias et de la médiatisation pourront dévoiler la réalité américaine, dévier de la fatalité historique. C'est la situation noire (comme un roman d'espionnage), politique et morale de ce système illusoire qui fabrique des images et en éprouve les effets dont *Une histoire américaine* donne le tableau à la fois déprimant et salubre.

Mais, soyons objectif, *Une histoire américaine* n'a pas que des qualités. On pourrait suivre à la lettre, page à page, tous les « suivez mon regard, je vais vous dire quoi penser » que nous indique avec force l'auteur ou les dialogues du roman et qui sont fréquents chez Godbout. Cet aspect moralisateur et pédagogique peut agacer mais, en ces temps sinistres de vacuité idéologique et de léthargie confortable, les lecteurs, sevrés de débats apolitiques et souvent bêtifiants, ne se plaindront certainement pas de suivre un regard qui mène quelque part. Coup porté contre les tenants actuels de faux discours et de fausses révolutions, *Une histoire américaine* met en scène un personnage auquel beaucoup de gens s'identifieront. Fruit d'une génération, fait de sa chair et de son corps, porte-parole de son âme et de ses doutes, cet intellectuel quadragénaire, nationaliste déçu mais jusqu'au-boutiste, bien installé socialement mais méprisant le confort et l'indifférence, ne pourra que parler aux Québécois. Directement synchrones avec la situation politique du moment, Gregory Francoeur, en mêlant adroitement observations et expériences acquises, s'applique à trouver une explication au pouvoir (d'abord médiatique) américain, à en traquer les manifestations les plus subtiles. Placé dans la position idéale du témoin occulté, distancé et donc plus lucide, ce personnage sait traiter un pan de réalité sociale, sait analyser les instants déterminants de sa vie et les faire coïncider avec les instants déterminants de l'histoire québécoise et américaine des vingt dernières années.



Jacques Godbout au lancement d'*Une histoire américaine*.

Jacques Godbout

Suite de la page C-1

dres ou Paris. Ils savent bien qu'ils n'ont pas de culture.

« Je pense que mon personnage, en un sens, a pu avoir vécu des choses que l'on vit ici. La grande crise, dans le Québec, en ce moment, réside en ce que beaucoup de Québécois s'imaginent que la survie est aux États-Unis et qu'ils doivent « devenir américains ». Mais, dans six mois, ils vont découvrir qu'ils le sont déjà, américains. Qu'ils n'ont pas besoin d'imiter bêtement ce qui se passe de l'autre côté de la frontière puisqu'ils y sont en Amérique ! Ils n'ont qu'à prendre leur histoire et à se tenir debout : ils sont américains comme d'autres ! Mais, par un phénomène

de compensation, de séduction, et par ignorance, les trois quarts des gens qui se comportent de cette manière sont purement ignorants de ce que c'est que d'être états-uniens. Ils vont revenir de leur illusion et de leur ignorance. C'est une question d'étape, dans la quête de leur identité. »

Ainsi faut-il bien lire *Une histoire américaine* et s'apercevoir que l'aventure de Gregory Francoeur n'illustre pas l'échec d'une génération mais une étape de son évolution. Il ne s'agit pas, non plus, pour le romancier de faire apparaître la mort des utopies. Au contraire. Le Québécois revient de Californie amoureux de l'Éthiopienne Terounech. Il repart dans une nouvelle utopie de métissage culturel.

« C'est la vision planétaire qui devient l'utopie de Gregory Francoeur, précise Godbout. Et cette utopie est partagée par les garçons et les filles que je connais et qui ont 25 ans. Ils ne sont pas moins québécois que nous, sauf qu'ils n'ont pas de problème d'identité. Moi, je suis né avec un problème d'identité. J'ai passé ma vie à essayer de le résoudre. Mais je sais où j'en suis, maintenant. Eux, ils entrent dans cette utopie planétaire. On va voir comment cela va se passer. »

« Pour ma part, conclut l'auteur d'*Une histoire américaine*, je sais beaucoup mieux aujourd'hui ce que nous sommes, Québécois, par rapport au reste du monde. J'ai assez circulé pour le savoir. J'ai assez voyagé pour être heureux de revenir à Montréal à chaque fois. J'ai découvert que nous avions un rapport au monde qui n'existe pas ailleurs. L'erreur la plus fréquente que nous faisons, c'est de penser que notre identité dépend de la connaissance que les autres peuvent en avoir. Ce n'est pas parce que le monde entier, et des pays comme les États-Unis et la France, nous ignorent que nous n'avons pas d'identité. J'ai donc cessé d'essayer de me voir dans les yeux de l'autre. Si je me vois par mes propres yeux, l'autre finira bien par me voir. S'il ne me voit pas, tant pis pour lui ! Moi, je le vois, lui, et je nous vois, nous. Je n'ai plus besoin de cette espèce d'affirmation de mon existence par dieu-le-père américain ou dieu-la-mère française. »

ENFIN UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE EN UN SEUL VOLUME

300 000 exemples et citations, 76 000 termes, 60 pages grammaticales.

ACTUEL
CLAIR
COMPLET
ÉCONOMIQUE

Prix de détail: 49,95 \$
Prix COOP UQAM: 39,95 \$

COOP UQAM

Pav. Judith-Jasmin
Local J-M 205
Métro Berri
(514) 282-3333



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

En collaboration avec l'Office des Grands Crus

Aujourd'hui 13 septembre de 14h à 16h
TRIBUNE JUIVE
Numéro sur Borghes

Samedi 27 septembre de 14h à 15h
ELISABETH BADINTER

Samedi 4 octobre de 14h à 16h
JEAN RENAUD

samedi 18 octobre de 14h à 16h
EMILE OLLIVIER

1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal
Tél.: 274-3669

La saison des Romans au Seuil

FRANCE HUSER



La maison du désir affirmait un écrivain. La chambre ouverte révèle une romancière. Ici et là se découvre un art oublié: celui de décrire purement, simplement, tout l'abandon des sens.
256 p. 19,50\$

SEUIL

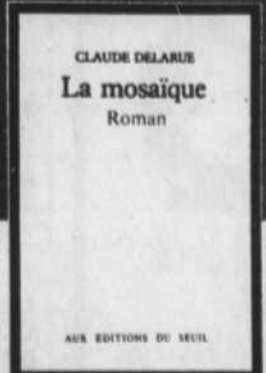
DIDIER VAN CAUWELAERT



Je m'appelais Roger Crouin, j'avais 22 ans, j'étais garçon boucher et, jeudi, je devais épouser Josiane. Mais quand je me suis réveillé ce matin, je n'étais pas dans les bras de ma fiancée, ni dans mes draps, ni dans ma vie... Par l'auteur de *Vingt ans et des poussières* et *Poisson d'amour*.
396 p. 22,95\$

SEUIL

CLAUDE DELARUE



Sur quatre temps - an 387 de notre ère, 1939, 1945, 1966 - la vaise éternelle de la barbarie. Celle qui s'attaque à l'art, aux hommes, aux sentiments. Que ce soit la nature, la guerre ou le goût du profit, la folle danse de la destruction se perpétue.
320 p. 22,95\$

SEUIL

DOROTHÉE LETESSIER



La Belle Atlantique décrit ce moment où les choses de la vie prennent corps, se figent sans que, ici, on puisse parler de défaite!
240 p. 19,50\$

SEUIL

JEAN-PAUL LAURENT



En un savant jeu de miroirs où la vérité n'est jamais sûre, comme sur la scène d'un théâtre où le mensonge est de règle, Jean-Paul Laurent nous offre un portrait troublant, inattendu, d'une génération au tournant de son destin: la sienne.
192 p. 19,50\$

SEUIL

NATACHA MICHEL



Fiction & Cie
Neuf variations, dont certaines touchent au sublime, et d'autres au fantastique, par une grande styliste de la littérature psychologique d'aujourd'hui.
348 p. 22,95\$

SEUIL

LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

Raymond Queneau pendant la drôle de guerre

LISETTE MORIN

★ Raymond Queneau, *Journal 1939-1940*, suivi de *Philosophes et voyous*, Gallimard, 257 pages.

EN LUI consacrant, près de 10 ans après sa mort, l'un de ses célèbres dossiers, *Le Magazine littéraire* écrivait : « Il semble que Raymond Queneau soit épargné par le phénomène bien connu du purgatoire... » Il est vrai que si l'on entend de moins en moins, parce que les radios sont oubliées, la célèbre scie « Si tu t'imagines, fillette, fillette... » pas plus d'ailleurs que les autres succès de Juliette Greco, les romans de Queneau sont constamment réédités, en éditions de poche, et les exégètes continuent à scruter l'oeuvre du père de *Pierrot mon ami* et de *Zazie dans le métro*.

Bien mieux : on prépare l'édition critique de ses *Oeuvres complètes* dans la Pléiade, l'importantissime bibliothèque dont il dirigea, pendant des années, l'Encyclopédie. Et c'est sans doute pour faire prendre patience aux « queneauphiles » que Gallimard publiait, en avril dernier, les premières pages du *Journal (1939-1940)*.

L'éditeur a toutefois eu raison de nous « avertir » que cette partie du journal intime de Raymond Queneau « fut écrite, à l'origine, sans idée de publication ». La surprise n'en est pas moins grande, pour un habitué de ses romans, de considérer ce conscrit de la dernière grande guerre, vivant au jour le jour « la drôle de guerre » — le journal va du 5 juillet 1939 au 24 juillet 1940 — mais n'en re-



Raymond Queneau, autoportrait (1948).

latant que les menus, très menus événements de la caserne et de sa vie conjugale, qui se poursuivent au hasard des permissions et des « visites » que lui rend sa femme... non pas au front (Queneau n'y sera jamais) mais dans ce qu'on appelait autrefois « les villes de garnison » où son régiment sera envoyé.

De jour en jour, et même plusieurs fois par jour, nous saurons tout de la vie... intime d'un mobilisé, qui trompe l'ennui en étudiant le grec (Queneau voulait devenir enseignant) et même l'anglais, qui varie l'ordinaire de la cantine en mangeant le plus souvent possible dans

les restaurants, en jouant à la belote avec ses camarades, en buvant sec comme eux, bref en menant le train-train de la vie militaire quand « il ne se passe rien ». Tout cela émaillé, de façon constante, par des allusions à ses ennuis de santé, la liste des médicaments qu'il absorbe pour lutter contre différents maux (bronchite, insomnie, légers désordres stomacaux ou intestinaux, etc.).

Mais la déception réelle, qui vous accable à la lecture de ces pages du « mémorial » de guerre de Queneau, c'est le style télégraphique qu'il utilise, se contentant d'abréviations pour les mots courants et d'initiales pour les références aux amis — écrivains connus ou moins connus — et membres de sa famille. D'où une profusion de notes, rassemblées en fin de volume, et qu'on est bien forcé de consulter à tout moment si l'on ne veut pas périr d'ennui dans cette suite de banalités.

Comme on comprend l'auteur de ce journal « de guerre » (!) d'avouer, à la date du 27 avril 1940 : « Sécheresse. Rien. Ça ne rime plus à rien d'écrire ici. » Mais il continuera néanmoins de consigner le temps qu'il fait « assez chaud, même. Le calme de la campagne, les insectes qui s'agitent. Le bleu du ciel. L'herbe jeune, les veaux, les nouvelles couvées : oisillons et poulets, les bourgeons, les fleurs fruitières déjà tombées. Des jeunes filles qui chantent. Ainsi soit-il ».

Ce qui en étonnera plusieurs, qui ébahira sans doute les admirateurs d'un Raymond Queneau si souvent cynique dans ses ouvrages, c'est que « le conscrit » de 1940 va régulièrement à la messe, récite le Pater tous

les soirs, discute de foi et de religion avec les amis ou les compagnons de caserne, bref, est un pratiquant très orthodoxe. Il va même, à la date du 15 octobre 1939, consigner cette observation étonnante, après avoir révélé « qu'il commençait Rabelais », qu'il a « mangé du boudin et joué au billard russe chez la mère Beauchêne », qu'il s'en est suivi une « mauvaise nuit (début d'asthme, éphédrine — élévation vers Dieu) », il va donc nous apprendre qu'il assiste à la messe, en ajoutant, scandalisé : « Jamais vu ça : un prêtre traduit en français le texte sacré (liturgique) au fur et à mesure. On se croirait dans un temple protestant. Je suis dégoûté », conclut Queneau...

Heureusement qu'il y a, pour le soldat comme pour celui qui lit son journal, la lecture salvatrice. Pour être tout à fait complet, Queneau donne, à la fin de son « journal de la drôle de guerre », la liste, imposante, des livres qu'il a réussi à lire et à relire, fréquentant aussi souvent qu'il le peut les bibliothèques publiques des bleds où l'on envoie sa compagnie, en recevant les nouveautés de sa femme et de ses amis de la NRF (il est déjà chez Gallimard). Mais, pour un profane de l'oeuvre de Queneau, rien n'indique, dans cette suite de notes, de détails « intimes » de sa vie (le nombre de fois qu'il se lève pour « pisser », l'habitude « de se branler »... pour aider au sommeil, la comptabilité précise de « ses devoirs conjugaux » quand sa femme le rejoint, ou qu'il monte à Paris en permission), rien n'annonce le futur auteur des *Exercices de style*. De temps à autre, mais de loin en loin, la

langue de Zazie : « Tout mon plaisir d'être là (Queneau se souvient d'un voyage en Espagne) était gâché par les hurlements; heureusement (sic) qu'il y a eu Franco : tout s'est tu. » Et, un peu plus tard, à propos d'un rêve (car l'explication, quand il la trouve, nous est aussi fournie des rêves de l'auteur), on peut lire « le caractère différent » d'une sorte de vision ou d'hallucination, contrairement aux « images du rêve, qui sont

plates, ou *perspectivées* », alors que les autres sont « volumineuses »...

Mais ces « éclairs » sont rares, dans le tissu monotone, souvent répétitif de ce journal de guerre. Où, en fin de compte, la guerre n'occupe guère de place. Mais... c'était sans doute ça, la terrible réalité de... la drôle de guerre. Il faudra donc attendre la suite du *Journal* de Raymond Queneau pour le retrouver « tel qu'en lui-même »...

Association culturelle T.X. Renaud

Conférences culturelles TOUS LES MERCREDIS À 20H.

17 SEPTEMBRE MYCÈNES ET L'ORIGINE DE LA GRÈCE ANCIENNE: ART ET CULTURE par Suzel Perrotte prof. de l'U. de M. DIAPORAMA

24 SEPTEMBRE MICHEL-ANGE par Michel Brunette M. hist. de l'art DIAPORAMA

1 OCTOBRE ARCHITECTURE DU PRÉSENT ET DU PASSÉ À MONTRÉAL ET AU QUÉBEC par Jean-Pierre Bonhomme journaliste à La Presse DIAPORAMA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE 1700 RUE ST-DENIS (entre Ontario et de Maisonneuve)

ENTRÉE: MEMBRE & ÉTUDIANT: 38 NON-MEMBRE: 68 AUCUNE RÉSERVATION

FOIRE DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL 40 LIBRAIRES IMPORTANTS DE PARTOUT AU CANADA

UN CHOIX INOUI DE LIVRES SUR TOUS LES SUJETS.

- Livres épuisés et anciens
- * Littérature * De collection
- * Voyages * Histoire
- * Exploration * Canadienne
- * Livres d'art * Americana
- * Illustrés * Livres rares
- * Éditions limitées et signées
- ET DE SUPERBES GRAVURES ANCIENNES

Le Centre Sheraton Montréal 1201 Dorchester Ouest

Samedi 20 septembre 1986 de 12 à 20 heures. Dimanche 21 septembre 1986 de 11 à 17 heures.



75 premiers de classe

LES REVUES

CAROLE DAVID

POUR la rentrée, *L'Actualité* fait le point sur la dernière décennie en proposant, dans un numéro hors série, 75 Québécois « qui incarnent mieux que d'autres les rêves d'une génération ».

Prophètes d'aujourd'hui, divinités de demain, ces 75 premiers de classe posent pour la postérité. Avant de produire l'état civil de ces têtes d'affiche, le lecteur est mis en garde : le choix pourrait lui paraître arbitraire, mais « il s'agissait plus modestement de discerner une orientation... » C'est plutôt l'orientation du jury que le lecteur aimerait connaître!

Ainsi, en littérature et critique, les François Ricard, Jean Larose et Jacques Savoie remportent la palme. Les deux premiers enseignants à l'université, écrivent dans la revue *Liberté* et frisent la quarantaine. La littérature et la critique seraient-elles essentiellement yuppies et institutionnelles?

Quand la littérature se fait virile, François Ricard pose en joueur de golf émérite et Jean Larose est comparé à un coureur de formule 1. J'attends la suite dans la chronique de Jacques Beauchamp. Si Georges Hébert Germain prend la peine de présenter Jean Larose comme « celui qui a démonté jusqu'à la dernière pièce l'aberrante et complexe machine poétique de la *BJ*... », on comprendra qu'il s'agit avant tout de consacrer les dignes représentants d'une certaine tradition littéraire qui se complait dans la chasse aux sorcières.

Dans le domaine culturel, les femmes sont peu représentées : il y a bien Suzanne Lebeau, auteur de théâtre pour enfants, Marie-Louise Guay, illustratrice de livres pour enfants (*Oh! maman*), et Léa Pool, cinéaste, mais c'est plutôt du côté du spectacle qu'elles se retrouvent. Comédiennes et chanteuses feuillettent à l'infini la carte du Tendre en dévoilant leurs ambitions et leurs passions secrètes.

À *L'Actualité*, les mythologies se créent sous la protection du dieu PME. Ainsi, dans la catégorie éditeur, Guy Perron, de *Québec-Rock*, « spéculé sur la jeunesse ». Pas un mot sur les éditeurs de périodiques culturels et les « autres éditeurs ». Il semble, cependant, que seul le magazine *Vice versa* soit en voie de consécration : « Ils sont les éditeurs de demain, ils iront loin », dit Jacques Godbout. Merci, papa!

On cherchera en vain dans cette suite de portraits un nouvel esprit, la véritable génération montante. Pourtant, elle existe et se situe, bien souvent malgré elle, dans la marginalité où elle ne risque pas de remettre en question les bécébégeois. Différentes revues — *Qui-vive*, *L'Œil rechargeable*, *Ciel variable* et *Révoltes* — représentent des tendances politiques et culturelles qu'il faudrait ne pas ignorer.

L'Actualité titre : « La deuxième révolution tranquille » : celle-ci ne risque pas de nous faire tomber de nos chaises. Pis encore, elle nous donne franchement envie de ne pas mourir pantouflard!

De *L'Actualité* à *Spirale*, la *NBJ* continue de susciter des controverses. Dans sa livraison d'autonomie, *Spirale* publie la réponse de l'équipe de la *NBJ* au constat que Pierre Nepveu dressait à propos de cette revue dans un numéro précédent.



Ce débat, qui se fait sur des considérations d'ordre esthétique, contribue à maintenir la pluralité des discours sur la littérature, mais révèle aussi ce qui se cache derrière cette querelle : de part et d'autre, on lutte, qu'on le veuille ou non, pour une certaine reconnaissance symbolique. Qui a tort? Qui a raison? Match nul, puisque ces deux conceptions de la littérature qui s'affrontent semblent irréconciliables.

Pendant qu'à Toronto, la presse cherche le véritable point G du *Déclin*, ici, les différentes analyses et réflexions sur ce film-événement nous font découvrir chaque jour les nouveaux points chauds du *Déclin*. Toujours dans la dernière livraison de *Spirale*, on lira avec intérêt l'article d'André Roy sur ce sujet. Cette analyse met au premier plan le spectateur, l'homme et la femme ordinaire du cinéma : « Ce n'est pas le regard du réalisateur qui est le point de repère (dans ce film), c'est

celui du spectateur. D'où beaucoup de mimétisme pour se dédouaner. » C'est ce qui expliquerait, d'une certaine façon, non seulement le succès populaire de ce film, mais aussi le débat qu'il suscite de la part des intellectuels. Roy montre aussi comment cette oeuvre s'inscrit dans le projet du cinéaste Arcand qui dévoile, avec ce dernier film, le véritable sujet de tous ces films : le sexe.

Dans *LVR* du mois de septembre, Francine Pelletier nous livre, elle aussi, sa lecture du *Déclin*. Elle se demande si le film d'Arcand n'est pas que la réinterprétation de la guerre des sexes.

En effet, ces héros de cinéma ne sont pas seulement à la mode : ils nous parlent d'un sujet qui semble délimiter la géographie du monde. Pelletier met en parallèle la théorie d'Elisabeth Badinter élaborée dans *L'Un est l'autre* et la fiction du cinéaste québécois : l'une prédit l'avenir androgyne tandis que l'autre sonne la fin de l'utopie amoureuse.

Également au sommaire de ce numéro, une entrevue avec Elisabeth Badinter qui complète fort bien la réflexion sur *Le Déclin*. De plus, *LVR* offre à ses lectrices un dossier substantiel sur la féminisation. En juin dernier, l'Office de la langue française a publié un premier lexique de féminisation des titres et des fonctions. Mais la nouvelle a été peu commentée dans l'ensemble des médias. Cette série d'articles a le mérite d'engager un débat et d'énoncer clairement les enjeux de cette entreprise.

Du *Déclin* à la *NBJ* en passant par la féminisation, la rentrée s'annonce, sans perdre le contact avec les moments importants de l'été.

Inscrivez-vous!

CONCOURS

La relève du roman québécois

PRIX ROBERT-CLICHE BOURSES LE SOLEIL

Parrainé par la Société des Écrivains Canadiens (section Québec) Présenté par le Salon International du livre de Québec.

Le concours «La relève du roman québécois» est ouvert à tous les hommes et femmes du Canada, d'expression française (16 ans révolus et plus, de citoyenneté canadienne), qui ne font pas partie des écrivains professionnels et dont les oeuvres n'ont jamais été publiées. Ce concours favorise uniquement le genre littéraire «roman» de langue française et ce, dans toutes ses formes.

Procurez-vous la copie complète des règlements et le formulaire d'inscription à l'adresse suivante:

Salon International du livre de Québec

«La relève du roman québécois»

2590, boul. Laurier, chambre 760

Ste-Foy G1V 4M6

ou chez tout bon libraire

Les participants devront faire parvenir leur manuscrit par courrier recommandé, au plus tard le 30 novembre 1986 à minuit, le cachet de la poste en faisant foi.

Une collaboration du quotidien **LE SOLEIL** la Société des Écrivains Canadiens (section Québec) et National.

Vient de paraître

Après *La vie arrachée*, Michèle Mailhot nous livre ses Notes de parcours.

NOTES DE PARCOURS

MICHELE MAILHOT

À travers l'écriture de ce journal, c'est le difficile apprentissage de la sérénité qu'il nous est ici donné de lire.

EN VENTE PARTOUT 208 pages

les éditions la presse

S U R S C È N E

CHANSON FRANÇAISE

JAZZ INTERNATIONAL

MARC OGERET 16, 17, 18, 21, 22, 23, 24, 25 octobre 20:00	GRAEME ALLWRIGHT 20, 21, 22, 25, 26, 27, 28, 29 novembre 20:00	JACQUES BERTIN 29, 30, 31 janvier, 3, 4, 5, 6, 7 février 1987 20:00	CATHERINE SAUVAGE 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 16 mai 1987 20:00
GARY BURTON ET RALPH TOWNER Vendredi, 3 octobre 21:00		STEVE SWALLOW ET MAKOTO OZONE Jeudi, 6 novembre 21:00	

LARRY CORYELL

4 décembre 21:00

Au Centre d'Essai de l'Université de Montréal, 2332, boul. Édouard-Montpetit (métro Snowdon ou Laurier, autobus 51)

14\$ (grand public), 12\$ (étudiants de l'U. de M.)
Abonnements: 45\$ (grand public), 40\$ (étudiants de l'U. de M.)
Réservations: 343-7682

LES PRODUCTIONS PIERRE JOBIN

Université de Montréal Services aux étudiants Service d'animation culturelle

À la Salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal 220, av. Vincent-d'Indy (métro Snowdon ou Laurier, autobus 51)

Sièges réservés: 16\$ (grand public), 14\$ (étudiants de l'U. de M.)
Abonnements: 40\$ (grand public), 35\$ (étudiants de l'U. de M.)
Les billets «grand public» sont en vente à tous les comptoirs Ticketron
Réservations: 343-7682

Labatt

Michel GLOUTIER International

LE DEVOIR CULTUREL

Entretien avec Nicole-Lise Bernheim

□ D'ici, d'Asie et d'ailleurs

MARCEL JEAN

L PLEUT des hallebardes, mais la musique qui envahit le café nous pousse sur la terrasse. Avec l'auteur comme allié, nous débutons l'entretien. Elle s'appelle Nicole-Lise Bernheim, elle est française et vient présenter son dernier livre, son sixième : *Chambres d'ailleurs*.

Elle y raconte le Japon, l'Inde, Taïwan, Singapour, le Népal et le Pakistan. Elle y raconte un long voyage en adoptant le parti pris de s'intéresser avant tout aux chambres, donc au quotidien du voyageur.

Je ne sais pourquoi, l'idée de voyager en Asie sans beaucoup d'argent, en étant près des gens, se marie bien à une maigreur extrême. Je l'imagine plus sèche, moins ronde. Je le lui dit. Elle me répond qu'effectivement, à son retour, elle pesait huit kilos de moins. Je lui dis qu'elle n'a pas l'air, non plus, d'un pendant féminin de Jack London. Elle en convient et se situe immédiatement par rapport aux aventuriers : « Je n'ai pas du tout le sentiment d'être une aventurière, dit-elle. Même si je voyage dans des conditions qui ne sont pas toujours faciles, ce n'est pas de l'aventure. Je me situerais plutôt dans la lignée d'un Paul Morand, ou d'un Henri Michaux pour *Le Barbare en Asie*. Je dirais que l'écriture de Michaux est aussi "féminine" que la mienne. En fait, c'est d'une inspira-

tion plus poétique que journalistique. Comme lui, je m'intéresse aux petites choses que je trouve essentielles. Je n'ai pas le sens politique qui donnerait à mon écriture sa dimension journalistique. »

Il y a quelque chose de fascinant chez ces voyageurs qui écrivent. Plus que chez les autres écrivains, on dirait que, chez eux, l'écriture est un moyen de se mesurer à la réalité. « Oui, affirme Mme Bernheim, car lorsqu'on relate un voyage on est constamment confronté aux paysages, à leur description. C'est très difficile de décrire une couleur ou une odeur. »

Ce côté descriptif fait de *Chambres d'ailleurs* une sorte d'anti-guide de voyages. Un livre qu'on amène avec soi en vacances, en voyage, pour y retrouver autre chose, un autre « point de vue » que celui des guides habituels. C'est ce qui fait son charme et sa singularité.

Dans son sac, Nicole-Lise Bernheim garde un grand carnet rouge dont la couverture rigide lui permet d'écrire partout, dans les trains, dans les gares, dans les parcs et dans les montagnes. Tout au long de ses voyages, elle prend des notes, qui seront ensuite retravaillées à Paris et finiront par devenir livres.

Mais cette passion du voyage est toute récente : « Avec *L'Aigle et la soie* (Stock, 1984) ont commencé mes voyages. J'y racontais les voyages d'une femme au début du siècle, et j'ai accompagné mon personnage en

Algérie, au Mexique et à Naples. » Ensuite, il y a eu *Chambres d'ailleurs*, et maintenant elle songe à un livre sur le Labrador. Pourquoi le Labrador ? Parce que, explique-t-elle, elle a le goût du froid, du blanc, de la neige. Aussi, parce que le Labrador est grand, qu'il y a les caribous et que sa fascination pour les grands pays relève du fait que, pour elle, la nature constitue une permanente frustration dans ces petits pays européens où il n'y a plus de place pour les animaux.

Le ton décidé de sa voix, sa calme assurance qui repose sur une évidente simplicité, laissent voir que Nicole-Lise Bernheim est de celles qui arrivent à leurs fins sans rien démolir. Elle n'est pas du type terroriste. Plutôt du genre posé, avec une force de caractère et une capacité d'adaptation qui lui permettent de passer par bien des endroits.

D'ailleurs, sa biographie démontre à la fois sa polyvalence et son aptitude à ouvrir de nouvelles voies. D'abord, elle se fait organisatrice. En 1974, à Paris, elle organise le premier festival de films de femmes d'Europe. La même année, elle travaille avec Marguerite Duras sur *India Song*. Elle y est assistante-son, ce qui veut dire qu'elle s'occupe de faire jouer la désormais célèbre musique de Carlos d'Allesio en playback pendant le tournage. De cette expérience naît un livre, son premier : *Marguerite Duras tourne un film*. C'est ensuite qu'elle continue à

donner libre cours à sa passion pour le cinéma lorsqu'elle découvre Alice Guy. Alice Guy, Mademoiselle Alice, est une des pionnières du cinéma. L'inventrice du cinéma de fiction (*La Fée aux choux*, 1896), avant Méliès. En 1975, Mademoiselle Alice n'a pas encore droit à ce titre. Ignorée par la plupart des historiens du cinéma, elle n'est considérée que par Charles Ford et Francis Lacassin (qui ne la situe cependant pas encore avant Méliès).

Mettant la main, presque par chance, sur le manuscrit de l'autobiographie d'Alice Guy, Nicole-Lise Bernheim allait le préférer et le faire éditer. Elle allait ensuite lui consacrer un court métrage (*Qui est Alice Guy ?*, que nous avons vu au récent festival des films de femmes de Montréal), un scénario de long métrage (qu'elle n'a jamais tourné) et une émission de radio.

La radio est, d'ailleurs, l'un des moyens d'expression privilégiés de Mme Bernheim. Elle y revient toujours. Si l'on ajoute qu'elle fut critique de cinéma et, même, femme de théâtre (une adaptation de Goldoni plus une pièce intitulée *La Grande Revue gothique*), le portrait est complet. « Mais je me considère maintenant écrivain. » Après six livres, elle en a le droit.

Chambres d'ailleurs, lieux neutres, lieux de surprises, endroits où on lave son linge, où on fait sa toilette et où on se repose. Lieux de l'amour



Nicole-Lise-Bernheim.

aussi. *Chambres d'ailleurs* est dédié à son compagnon de voyage. « Je voulais que ce soit un livre d'amour, même si je n'ai pas ouvert les lits. Je voulais aussi que le compagnon de route puisse être le lecteur. C'est en partie pour cela que je lui dis "tu" et que je ne le nomme jamais. »

Nicole-Lise Bernheim, son carnet dans son sac, est sur son départ. Sa destination est Wabush, loin de Calcutta, de Bénarès, de Kathmandou, de Kyoto et de ces autres villes aux noms qui font rêver. Souriante, elle part avec le même compagnon. Elle nous promet d'autres chambres, d'autres observations. Peut-être, cette fois-ci, fera-t-elle plus confiance à la fiction. Elle y pense. Elle s'en va. Le Labrador mythique aux yeux de tant d'Européens s'ouvrira à elle, la défiant d'y découvrir autre chose que ce qui en a fait le folklore. Histoire à suivre...



SAINT-MARTIN



Partez à la rencontre de cinq Québécois dont l'oeuvre a permis l'entrée du Québec dans la modernité: Édouard Montpetit, le frère Marie-Victorin, Jean-Charles Falourd, le père Georges-Henri Lévesque et Paul-Émile Borduas.

18,95\$

Walsler : le sourire du clown solitaire

LETTRES ALLEMANDES

DIANE-MONIQUE DAVIAU

★ Robert Walsler, *Les Enfants Tanner*, roman traduit de l'allemand par Jean Launay, Gallimard, 1985, 294 pages.

L Y A déjà 30 ans que Robert Walsler est mort et pourtant quelques-unes de ses oeuvres n'ont pas encore été traduites en français. Ce qu'il y a d'étonnant dans l'histoire de cet écrivain suisse, c'est qu'il a été reconnu et admiré par plusieurs écrivains importants de sa génération, dont Kafka, Benjamin, Musil, Morgenstern, Franz Blei et Hermann Hesse, sans jamais toutefois atteindre à une véritable renommée : bien au contraire, l'intérêt qu'il avait suscité avec la publication de ses trois premiers romans diminua peu à peu lorsqu'il se consacra à d'autres genres littéraires dans lesquels il semblait certes exceller davantage mais qui avaient la tare d'être considérés comme des genres mineurs. Puis, il entra dans une clinique où il devait passer les 27 dernières années de sa vie et sombra dans l'oubli bien avant sa mort en 1966.

Le roman *Les Enfants Tanner*, que les éditions Gallimard viennent de traduire en français, était le premier de Walsler. Écrit en quelques semaines, il fut publié en 1907 et suivi, en 1908 et 1909, de deux autres romans : *Le Commis* et *L'Institut Benjamenta*, qui sont, en fait, chacun

l'agrandissement d'un épisode inséré au départ dans *Les Enfants Tanner* mais retranché du livre par l'éditeur.

Les Enfants Tanner et *Le Commis* commencent d'ailleurs de la même façon : « Un beau matin, un jeune homme... ». Les trois romans sont largement autobiographiques et Walsler considérera plus tard la part des événements réels comme la mauvaise part de son livre, car il se pardonnait difficilement les « jugements trop intimes » sur ses frères et soeurs qu'il s'était permis ainsi de livrer au public. Les trois romans s'inscrivent, d'une certaine manière, dans la tradition classique du roman d'éducation allemand mais ils démontrent finalement l'impossibilité de Walsler de rester fidèle à une tradition à laquelle il ne peut plus croire : le héros, dans *Les Enfants Tanner* comme dans les deux autres romans, ne parvient ni à l'intégration sociale ni à la maturité visées par les lois du genre.

Il est très difficile de résumer un texte de Walsler, qu'il s'agisse d'un roman ou d'un texte de deux pages. Ici, le prétexte du récit est l'histoire de Simon, un jeune homme en réserve d'emploi dans la Suisse de 1900. Les autres enfants Tanner, frères et soeurs du narrateur, sont présents dans tout le roman mais n'apparaissent que dans leur relation à Simon, le plus jeune et « celui qui porte le moins d'espérances ». Hedwig, institutrice dans un petit village et chez qui Simon se réfugie lorsqu'il n'a plus le sou; Klaus, l'aimé malheureux qui croit de son devoir de rappeler constamment à l'ordre son frère bohème; Kaspar, l'artiste qui est bien plus un ami qu'un frère, et Emil, de-

puis longtemps interné dans un asile, ne servent qu'à bien faire ressortir la nature véritable de Simon, les aspects admirables ou condamnables de sa personnalité et de son existence.

Ce qui unifie le texte et fait d'une série d'épisodes disparates un récit qui se tient, c'est la voix d'un artiste qui semble être resté jeune, spontané et naïf et qui relate les événements à la façon d'un jeune homme qui bavardé : d'une manière à la fois insouciant et circonspecte, employant une langue négligée et prenant pourtant constamment de prudents détours. Ce qu'il raconte semble toujours tiré d'un domaine intime dans lequel un vis-à-vis n'existe pas. Le narrateur ne cherche pas à expliquer, à justifier, même lorsqu'il émet des jugements sévères sur lui-même et sur les autres. Les rapports qu'il entretient avec le monde qui l'entoure sont de l'ordre du rêve, de la fantaisie, de la réflexion, de l'imagination. Musil, dont *Les Désarrois de l'élève Törless* ont paru la même année que *Les Enfants Tanner*, disait à propos des « jeux » de Walsler : « Une prairie est chez lui parfois un objet réel, mais parfois quelque chose qui n'a lieu que sur le papier. [...] Je veux bien qu'il s'agisse de jeux, mais ce ne sont pas des jeux d'écriture — malgré la maîtrise du langage qui ne cesse pas de vous éblouir —, ce sont des jeux humains où il y a beaucoup de douceur, de rêve, de liberté et toute la richesse morale d'une de ces journées apparemment inutiles, parsemées, ou nos plus fermes convictions se desserrent et entrent dans une agréable indifférence. »

C'est cette atmosphère d'agréable

indifférence, dans laquelle baigne le roman de Walsler, qui risque le plus de dérouter le lecteur non averti. Le sujet du récit, ici comme dans les autres textes de Walsler, semble parfois sans importance; l'objet de réflexions peut parfois paraître futile; le récit est mené avec une légèreté qui frôle justement l'insouciance et l'indifférence. Mais c'est également cette ambiance qui confère aux livres de Walsler leur charme fragile. Chaque fois qu'un épisode semble se terminer en queue de poisson, on découvre, derrière l'agréable indifférence, la solitude du clown qui se détourne du monde en souriant, qui part lorsque les difficultés deviennent trop grandes, tire sa révérence aux bourgeois dont la vie trop sérieuse et trop pauvre lui enlève l'envie de devenir enfin, lui aussi, un citoyen à part entière, un membre de la société. Le clown retourne vers les privilèges de sa marginalité et jouit de la liberté que lui confère sa réputation de marginal. Il se réfugie dans le souvenir et la fantaisie et se console en se disant qu'il s'est trompé d'époque.

Entretiens, Walsler aura présenté au lecteur un rêve, une journée pluvieuse; il lui aura minutieusement décrit un jeune homme, une journée de printemps, une dame; il lui aura fait sentir ce qu'est une maison, une campagne, une ville; il lui aura fait part de sa conception de l'amitié, du travail, de la liberté. Le tout rédigé d'un seul jet, en ne donnant ni plus ni

moins que ce qui peut être donné sur le moment. Walsler détestait relire ses textes et affirmait ne jamais retrancher ce qui était déjà sur le papier. Les écrivains qui ont aimé Walsler ont souvent parlé de son écriture dans des termes semblables à ceux qu'employait Hermann Hesse pour présenter les trois romans de l'écrivain suisse : « Les défauts de Walsler, ou ce que j'appelle ainsi, sont d'un genre tel qu'à la fin je ne sais plus moi-même si je voudrais m'en passer... »

Dictionnaire

Suite de la page C-2

d'éditions spécialisées selon la demande. Il aura aussi des applications didactiques, sous forme d'éditions scolaires accompagnées du matériel didactique correspondant aux divers niveaux d'enseignement, et des applications informatisées, sous forme de minibanque de terminologie spécialisée et de logiciels d'interrogation souple de l'image au mot et du mot à l'image.

Le *Dictionnaire thématique visuel* de Québec/Amérique et de ses éditeurs associés prend la succession d'un mauvais dictionnaire visuel américain publié au début des années 1980, le *What's What*, et d'un premier ouvrage du genre, le *Duden*, conçu en Allemagne dans les années 1930 et qui avait été diffusé, lui aussi, en plusieurs langues.



La maternité aujourd'hui: est-elle uniquement programmée, sur mesure, coupable, domestiquée? Et si elle était autre, subversive? Des femmes de renommée internationale, historiennes, économistes, écrivaines, psychanalystes... nous la présentent sous un nouveau jour.

19,95\$

NELLIGAN N'ÉTAIT PAS FOU

Bernard COURTEAU

«Malade et surmené par la rêverie de l'écriture...»

«Il venait d'épuiser toutes les forces, toutes les lumières de son intelligence...»

«Alors qu'une incurable maladie terrassa le poète...»

«Enfant gâté du génie, le pauvre poète est devenu sa victime...»

On a tout dit (ou presque...) sur NELLIGAN, sauf l'essentiel; il n'était pas fou!!!

Dans quelles circonstances l'a-t-on enfermé?

Et s'il s'était laissé enfermer??

Que s'est-il passé dans la vie du poète, qui expliquerait un tel silence autour de certains événements, au point que près de cinquante ans après sa mort, un très grand nombre de faits culminants nous soient encore cachés... ou mal connus??

QUEL EST LE MYSTÈRE NELLIGAN???

Ce livre permettra de pousser la réflexion et de tirer les conclusions qui risquent fort de ne pas coïncider avec les tentatives d'explications qui ont prévalu jusqu'à ce jour.

NELLIGAN N'ÉTAIT PAS FOU se lit comme un roman policier. Tel un fin limier, Bernard COURTEAU, le poète, le passionné de Nelligan depuis 30 ans, démontre de façon implacable, preuves inédites à l'appui, que Nelligan n'était pas fou.

DÉSORMAIS, NELLIGAN ne pourra plus être lu et enseigné comme hier. «On ne lit pas ce livre. On le découvre, malgré l'écoeurement que l'on ressent. C'est du Edgar Allan Poe, sauf que ce n'est pas de la fiction» (Richard Daignault, le SOLÉIL, 20 août 1986).

En vente chez tous les bons libraires 12,95\$

Distribution exclusive QUÉBEC LIVRES 327-6900



Louise Courteau editrice

LES LIVRES DE VOTRE RENTRÉE SONT ARRIVÉS!

ET ILS VOUS ATTENDENT TOUS À LA LIBRAIRIE CHAMPIGNY.

Champigny



Mont-Royal 844-2587

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 H

Librairie Champigny inc. 4474, rue Saint-Denis Montréal

Librairies participantes: Montréal: Agence du livre français, Champigny, Coop Ahuntsic, Coop Maisonneuve, Coop Rosemont, Coop UQAM, Daignault, Demarc, Du Square, Flammarion, Hermès, Lettré Son, Marché du livre, René Martin, Parchemin, Raffin, Renaud-Bray, Ste-Thérèse, Université de Montréal Québec: Coop FX Garneau, General Française, Laliberté, Pantouffe, Chicoutimi: Bouquimistes, Rimouski: Blais, Trois-Rivières: Libfac, Clément Morin, Estrie: Bibliothèque, Outaouais: Capitale, Demarc, Trilium.

EDITIONS SAINT-MARTIN

4073, rue Saint-Hubert, suite 201 Montréal, Québec H2L 4A7 (514) 525-4346

À VLB ÉDITEUR, ON PENSE DÉJÀ À L'ÉTÉ indien

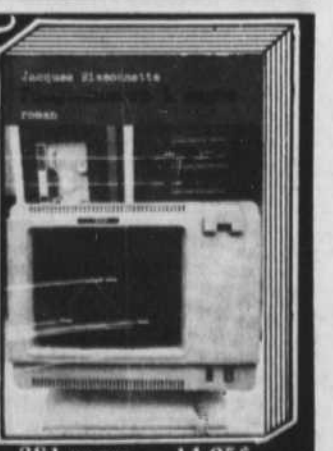
COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER de Dany Laferrière

Il faut lire, si se ce n'est pas déjà fait, ce roman drôle, jazzé, différent, coloré, touchant, moqueur, écrit par Monsieur Météo de la télévision Quatre Saisons. Le seul ouvrage québécois à figurer parmi les 500 meilleurs romans de l'année choisis par *Livres Hebdo*.

PROGRAMMEURS À GAGES

de Jacques Bissonnette

«Si la dynamique du récit est assez efficace, si ce livre s'appuie sur une documentation solide et des descriptions minutieuses, *Programmeurs à gages* va sûrement être obligatoire dans les cégeps, cet automne, comme manuel d'introduction à l'informatique...» Stéphane Lépine, *Le Devoir*. «Une fascinante aventure que l'on suit avec la même attention haletante que s'il s'agissait d'un film d'Alfred Hitchcock.» J.-C. Dussault, *La Presse*. «Ce roman sur l'espionnage informatique utilise toutes les recettes habituelles du thriller, et avec succès.» M. Laurin, *Nos livres*.



281 pages — 14,95\$



154 pages — 12,95\$

LE DEVOIR CULTUREL

THEATRE DU RIDEAU VERT

direction Yvette Brind'Amour Mercedes Palomino

A compter du 1er octobre

GARROCHÉS EN PARADIS

ANTONINE MAILLET



mise en scène ROLAND LAROCHE

- YVETTE BRIND'AMOUR
- GILLES PELLETIER
- HÉLÈNE LOISELLE
- DIANE LAVALLÉE
- JANINE SUTTO
- ROGER BLAY
- ALAIN LAMONTAGNE

Docteur Marcel Dauphinais Eclairages: Nick Cernovitch
Costumes: François Barbeau

4664, rue St-Denis Réservations de 12h à 19h
Métro Laurier, sortie Gifford 844-1793

LE LIMONAIRE

présente

«Chants pour les amours mortes»

écrit et mis en scène par Jacques Bonin

Musique classique originale de Bernard Bouchard avec Odette Guilmond comédienne et 6 musiciens en scène

Au cheney Hall de l'Église SKRINE AND AMERICAN UNITED CHURCH 3407 avenue du Musée, du 16 au 27 septembre, relâche les 21 et 22, représentation à 20h30. Réservation: 236-3364.

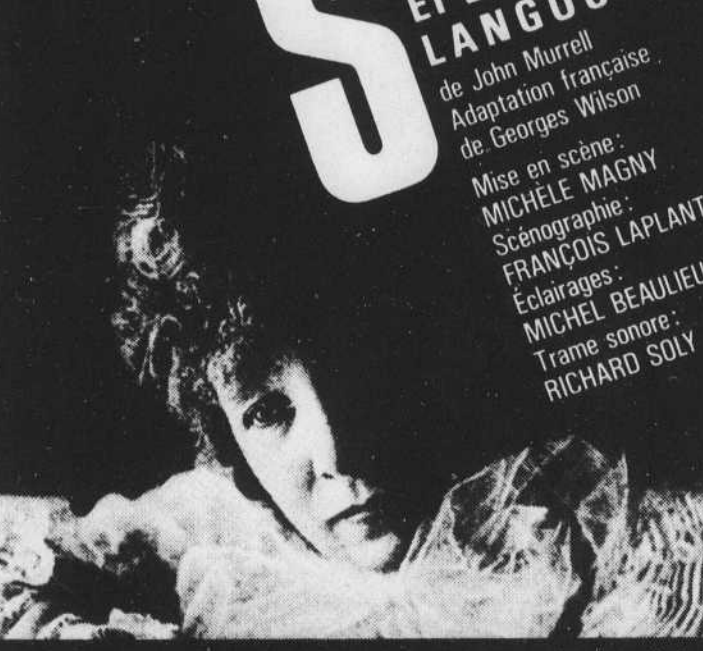
Du 3 septembre au 25 octobre 1986

La Société de la Place des Arts de Montréal présente

Françoise Faucher
Benoît Girard
dans

ARAB ET LE CRI DE LA LANGOUSTE

de John Murrell
Adaptation française de Georges Wilson
Mise en scène: MICHELE MAGNY
Scénographie: FRANÇOIS LAPLANTE
Éclairages: MICHEL BEAULIEU
Trame sonore: RICHARD SOLY



«On assiste, avec cette pièce bien ficelée, au plus magnifique des duos d'acteurs... le plus riche et le plus serré des échanges que l'on ait vu depuis longtemps sur une scène de Montréal.»

Robert Lévesque, Le Devoir

«...un fort bon texte, remarquablement interprété, un délice pour amateurs de théâtre.»

Raymond Bernatchez, La Presse

Du mardi au samedi: 20 heures
Mardi, mercredi, jeudi: 10 \$; vendredi, samedi: 12 \$

Le Café de la Place Place des Arts

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

SEPTEMBRE À L'OSM

Mardi - Mercredi 16-17 septembre, 20h

LES CONCERTS GALA

CHARLES DUTOIT, chef
FLORENCE OUIVAR, mezzo-soprano
Chœurs de l'OSM (Iwan Edwards, chef)

MAHLER Symphonie n°3

Commanditaires: le 16, American Express Canada, Inc. le 17, Investissements Trizec Limitée

Lundi - Mardi 22-23 septembre, 20h

LES GRANDS CONCERTS

CHARLES DUTOIT, chef
CHO-LIANG LIN, violon

MERCURE Lignes et points
SIBELIUS Concerto pour violon
K. STRAUSS Ein Heldenleben (Richard Roberts, violon)

Commanditaires: le 22, le 23, La Corporation Cadillac Fairview Limitée Pétro-Canada Inc.

Mardi - Mercredi 30 septembre - 1^{er} octobre, 20h

LES CONCERTS GALA

CHARLES DUTOIT, chef

BARTÓK Deux portraits (Richard Roberts, violon)
BRAHMS Symphonie n°3
BARTÓK Musique pour cordes, percussion et céleste

Commanditaires: le 30, le 1^{er}, Hydro-Québec Comité féminin, Orchestre symphonique de Montréal

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Réservations téléphoniques 514 842-2112. Frais de service Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$

Billets: 26 \$ - 19 \$ - 13 \$ - 10 \$
Si disponibles, 100 billets seront vendus à 6 \$, une heure avant le concert.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

CHARLES DUTOIT

SPECIDICI PRÉSENTE LA SÉRIE LES NOUVEAUX LEADERS

TOKYO STRING QUARTET
LUNDI 27 OCTOBRE
THÉÂTRE MAISONNEUVE
SCHUBERT BETHOVEN RAVEL

ANGÈLE DUBEAU
Grand prix des amériques
Soliste de l'année 1987

PHILIP GLASS
Musicien de l'année 1985

WYNTON MARSALIS
6 Grammy awards
AVEC 60 MUSICIENS DU EASTMAN WIND ENSEMBLE

CHOEUR DES PETITS CHANTEURS DE VIENNE

LUNDI 17 NOVEMBRE
THÉÂTRE MAISONNEUVE
MOZART DEBUSSY PROKOFIEV
KREISLER FRANCK
PIANISTE ANDREW TUNIS

VENDREDI 6 FÉVRIER
WILFRID PELLETIER
SES GRANDS SUCCÈS

LUNDI 9 MARS
WILFRID PELLETIER
LES CLASSIQUES DU DÉBUT
DU SIÈCLE

LUNDI 23 MARS
WILFRID PELLETIER
LES GRANDS AIRS VIENNOIS

5 SPECTACLES POUR LE PRIX DE 4

PRIX TOTAL DE LA SÉRIE: \$94. EN VENTE JUSQU'AU 4 OCTOBRE
3 SEMAINES SEULEMENT POUR VOUS GARANTIR LES MEILLEURS SIÈGES.

AU GUICHET
OU PAR RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES
1-514-842-2112

Place des Arts

RADIO-MUSIQUE RADIO-CULTURE RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 13 septembre 1986

12h00 Les Jeunes Artistes
Trio de guitares de Québec (Jacques Chandonnet, Claude Gagnon et François Leclerc): Trois Bransles (Gervaise); Courante et caprice (Salvatore); Prélude et fugue en ré (J.S. Bach); Menuet et presto (Haydn); extr. «Ma Mère l'Oye» (Ravel); Guy Campion et Mario Vachon, p.; Extr. «Ma Mère l'Oye» (Ravel); Variations sur un thème de Paganini (Lutoslawski); 3 Préludes (Gershwin).

13h00 Des musiques en mémoire
L'ex-ministre Gérard Godin vient nous parler de sa passion pour les chants et les tambours africains. Anim. Elizabeth Gagnon.

14h00 L'Opéra du samedi
«Das Rheingold» (Wagner): Roger Roloff, Hermann Behr, Peter Schreier, Matti Salminen, Matthias Höle, Graham Clark, Wolfgang Müller-Lorenz, Cornelia Wulkopf, Susan Roberts; Chœurs et Nouvel Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Marek Janowski. Anim. Jean Deschamps.

18h00 Mélodies
Joseph Rouleau, b., et Louise-Andrée Baril, p.: «L'ultima canzone» et «La serenata» (Tosti); «Je t'aime» (Grieg); «Le Cor» (Fliégier); «Danse macabre» (Saint-Saëns); «Joshua Fit the Battle of Jericho» et «Shortin' Bread» (Negro Spirituals); «L'Air de la puce» (Mouskorsky).

19h30 Musique de table
«Berceuse» (Gershwin); extr. «Album pour la jeunesse» (Schumann); Concerto pour violoncelle (Chopin); Quintette pour flûte et cordes, op. 45 no 1 (Boccherini); Concerto pour piano no 9, K. 271 (Mozart). Anim. Jean-Paul Niolet.

20h00 Orchestres américains
Orch. symph. de Chicago, dir. James Levine, Kiril Te Kanawa, sop.; «The Unanswered Questions» (Ives); «Let the Bright Seraphim» extr. «Samson» (Handel); «Bella mia fiamma», K. 528 (Mozart); «Three Places in New England» (Ives); «Quatre Derniers Lieders» et «Till Eulenspiegels lustige Streiche» (R. Strauss).

22h00 Les Musiciens par eux-mêmes
Inv. Brigitte Haudebourg, claveciniste. Anim. Georges Nicholson.

23h00 Jazz sur le vif
Emission enregistrée au Festival International de Jazz de Montréal 1986. En vedette: Jean Beaudet Quartet. Anim. Michel Beaudet.

Dimanche 14 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation
«Chaque jour je commence» (Ambrose Carré).

8h00 La Grande Fugue
Ire h.: Sonate pour 2 violoncelles et clavier, op. 3 no 2 (Geminiani); «Lamento d'Ariana» (Monteverdi); Suite no 4 (Hottelierre); - 2e h.: Ouverture en sol min. (Telemann); Sonate pour violon, violoncelle et clavier, op. 2 no 12 (Vivaldi); Sonate en sol min. pour clarinette et piano (Bax); extr. «Semele» (Handel); - 3e h.: Divertimento, K. 226 (Mozart); Partita pour clavier no 1 en si bém. (J.S. Bach); «The Lark Ascending» (Vaughan Williams). Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
Extr. «Liturgie de saint Jean Chrysostome» (Rachmaninov). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital
Paul Marcotte, cor, et Michel Fournier, p.: «Tre Pezzi in forma di sonata» (Piazz); Sonate en fa pour cor (Hindemith).

10h30 Les Goûts réunis
«La filtration polyphonique» (2e de 5); «Déploration sur la mort d'Ockeghem»; «Motet «Benedicta es caelorum regina» et «Miserere» (Josquin des Prez); «Motets «Nesciens Mater» et «Quaeramus cum pastoribus» (Mouton). Anim. Jean Deschamps et Marie-José Turcotte. Textes et rech. François Fillard.

11h30 Concert intime
Guy Vanasse, fl., Guy Carmichael, cor, et Lysette Brière, p.: Trio, op. 188 (Reinecke).

12h00 Pour le clavier
Prélude, op. 28 no 17, extr. Sonate no 2 en si bém. Études, op. 25 no 9, et op. 10 nos 12, 7 et 5 (Chopin); «Romances sans paroles», op. 38, 53, 67 no 2, et op. 30 no 5 (Mendelssohn); Mazurkas, op. 7 no 1, op. 24 no 4, op. 63 no 3, et op. 68 no 2 (Chopin); «L'Hirondelle» (Schubert/Liszt); Ignaz Friedman, p. Inv. Pierre Brunel, Int. Pierre Rainville.

13h00 Suite canadienne
Anim. Jean-Paul Niolet.

14h30 Concert dimanche
Orch. de la Radio de Berlin, dir. Nikolaus Harnoncourt, Thomas Zehetmair, vl.: Symphonie no 25, K. 183; Concerto pour violon no 2, K. 211 et Symphonie no 40, K. 550 (Mozart). Anim. Jean Deschamps.

16h30 Les Grands Religions
«L'Évangile et les cultures» (2e). Missions et schismes au risque des grands ensembles socio-politiques. Inv. Philippe Lécrivain. Consultant: Gilles Lanvin, s.j., de l'Université Laval. Anim. Diane Giguère.

17h00 Tribune de l'orgue
«La musique d'orgue au Canada» (2e de 5). Messe double: kyrie et «Pange lingua» (Livre d'orgue de Montréal); Kenneth Gilbert, «Pange lingua» (Grigny); John Grew, Messe du 4e ton et Magnificat de la Messe en si min. (Livre d'orgue de Montréal); Kenneth Gilbert. Inv. Elizabeth Gallat-Morin. Anim. Jean-Pierre Sauriol.

18h00 À travers chants
Concours radiophonique national des chorales d'amateurs 1986. (2e de 4). Anim. Myra Cree.

18h30 Musique de table
Anim. Jean-Paul Niolet.

20h00 Musiques actuelles
Émission consacrée à François Morel. Anim. Janine Paquet.

22h00 Communautés des radios publiques de langue française
Ire partie: Lecture d'une adaptation radiophonique du roman de Michel Goeldin «Juliette crucifiée» (2e de 5). Prod. Radio Suisse romande - 2e partie: «Le Journal intime» (2e de 5). Journal intime et psychanalyse. Inv. Kenneth Didier et Roland Auguet. Prod. Radio France.

23h00 Jazz sur le vif
«Jazz U.R.S.S.» (2e de 9). Émission enregistrée au Festival International de Jazz de Montréal 1986. En vedette: Irène Szwedter, p. (Suisse) Anim. Michel Beaudet.

Lundi 15 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«Quand Dieu voudra, je voudrai aussi» (Ambrose Carré).

8h00 Les Notes inégales
Ire h.: Concerto pour hautbois en ré min. (Lehar); «Ave Maria» (Verdi); Sonate pour violon et piano, K. 296 (Mozart); Menuet, G. 275 (Boccherini); - 2e h.: Concerto pour orgue, op. 7 no 1 (Handel); «Suzanne un jour» et «Le Chant de l'Alouette» (C. Lejeune); «Stella splendens» (Libre Vermell de Montserrat); Concerto pour cordes en la, R. 138 (Vivaldi); - 3e h.: Suite en fa pour 2 cors et cordes (Telemann); Pièces brèves pour violon et piano (Parry); Pavane, op. 56 (Fauré); Intrada et allemande. (Bride); «Suite Ca-

pho» (Warlock). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (1re de 5). 150 ans d'histoire et de réalisations. Choral, BWV 727 (J.S. Bach), extr. «Messe d'orgue» (Grigny); Concerto en ré pour violoncelle et cordes (Boccherini); extr. «Histoire de la naissance de Jésus-Christ» (Schütz); Quatuor, K. 153 (Mozart); «Messe pour tous les temps» (Laurençelle); Symphonie no 3 (Schubert); «Essercizi» pour clavecin (D. Scarlatti); «Christus factus est» (Bruckner). Anim. René Laroche.

11h30 Les Jeunes Artistes
Guy Pelletier, fl. Sonate en la min., BWV 1013 (J.S. Bach); extr. «Incantations» (Jolivet).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Concours-éngme. Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Libre parcours
Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

18h00 De l'opium au chocolat
3e de 5. «Géographie de la drogue». Inv. Pierre Brisson, Jacob Suissa, Gilles Bibeau, Ronald Verbeke et J.-Louis Bonnard. Rech. et anim. Albert Martin.

19h00 Laitilles
«Tour de Bretagne» (3e de 13). La Bretagne d'hier et d'aujourd'hui. Inv. Loebt Laurent. Int. et anim. Richard Joubert.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre
«Chanson Louis XIII» de Pavane dans le style de Couperin» (Kreislir); Itzhak Perlman, vl., et Samuel Sanders, p.; Quatuor no 1, op. 15 (Fauré); Ens. Domus; extr. «La Flûte enchantée» (Mozart); Münchner Bläserakademie. Anim. Michel Keable.

20h00 Concerts européens
Semaines musicales d'Ascona. The English Concert, dir. Trevor Pinnock; Suite no 1, BWV 1066 (J.S. Bach); Festival de Berlin. Ensemble Linos; Sérénade, op. 16 (Brahms); extr. «Die Leiden des jungen Werther» (Von Bose); Symphonie de chambre, op. 9 (Schoenberg).

21h30 Théâtre du lundi
Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais. 2e partie: «Deuil» de Michel Philip - 2e prix (60 minutes) du XIVe Concours d'oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada. Lect. Denis Bernard et Simon Fortin.

23h00 Jazz-solo
«Little Benny»; Walter Davis; «My Funny Valentine»; Don Byas; «Diga»; Donald Byrd; «Snake Johnson»; Ted Curson; «I Double Dare You»; Doc Cheatum; «Epitaphy»; Johnny Griffin; Eddie «Lockjaw» Davis; «You Promised»; Janet Lawson. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 16 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
«Quand Dieu voudra, je voudrai aussi» (Ambrose Carré).

8h00 Les Notes inégales
Ire h.: Concerto pour hautbois en ré min. (Lehar); «Ave Maria» (Verdi); Sonate pour violon et piano, K. 296 (Mozart); Menuet, G. 275 (Boccherini); - 2e h.: Concerto pour orgue, op. 7 no 1 (Handel); «Suzanne un jour» et «Le Chant de l'Alouette» (C. Lejeune); «Stella splendens» (Libre Vermell de Montserrat); Concerto pour cordes en la, R. 138 (Vivaldi); - 3e h.: Suite en fa pour 2 cors et cordes (Telemann); Pièces brèves pour violon et piano (Parry); Pavane, op. 56 (Fauré); Intrada et allemande. (Bride); «Suite Ca-

pho» (Warlock). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (2e de 5). L'église de la Visitation au Saull-aux-Récollets célèbre ses 250 ans. «Cantique sur la retraite des Anglois» (Colombière); extr. «Livre d'orgue de Montréal»; Concerto en la min. pour flûte (Blavet); Cantate, BWV 10 (J.S. Bach); Quatuor, op. 51 no 1 (Brahms); «Wo Bist du Ich?» (Nivers); «Verbunam supernum» (Grigny). Anim. René Laroche.

11h30 Récital d'orgue
Pierre Bouchard, orgue Helmut Wolf, salle Redpath de l'Université McGill «Ad coenam» (Tielouze); Suite du 1er livr. (Nivers); «Verbunam supernum» (Grigny). Anim. René Deschamps.

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Libre parcours
Essais québécois non littéraires. Anim. Dorval Brunelle.

18h00 Recherches scientifiques au Canada
16e de 20. «L'énergie nucléaire». Inv. Frank McDonnell, dir. physique des réacteurs, Énergie Atomique du Canada Ltée et Marcel Leblanc, prof. de physique nucléaire à l'Université d'Ottawa. Rech. et int. Michel Icart. Anim. Gustave Héon.

19h00 Progrès et perspectives
Techniques de détection de la pollution. Prod. Radio France.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre
«The Londonderry Air» (Bridge); Delmé Siring Quartet; «Le Montagnard», op. 34 (Coste); Simon Wynberg, gui., et John Anderson, htb.; Quatuor, op. 4 no 3 (K. Stamitz); Jean-Pierre Rampal, fl. et Trio à cordes français; Trio, op. 15 (Smetana); Trio Pro Arte; Sinfonia no 2 (Mendelssohn); orch. de chambre d'Amsterdam, dir. Marinus Voorbe; Anim. Michel Keable.

20h00 Concerts européens
Festival du château de Ludwigsburg. Ensemble de chambre de Bâle. Extr. «L'Offrande musicale», BWV 1078 (J.S. Bach); Quintette, op. 28 (Schoenberg); Sonate pour flûte, alto et harpe (Debussy); «Midi» (Janacek).

21h30 La Feuillaison
Histoires insolites et contes cruels: «Le plus beau diner du monde». Prod. Radio France.

22h00 Littérature
«Situations de la modernité» (3e de 20). Inv. Elisabeth Roudinesco, psychanalyste et critique. Rech. et int. Jean Larose.

23h00 Questions de notre temps
«La planète Gaspésie et ses visiteurs» (3e de 5). Le système.

23h00 Jazz-solo
«When Your Lover Has Gone»; Gerry Mulligan/Chet Baker; «There's a Small World»; Dorothy Ashby; «Just Kiddin»; Michel Camilo; «Interplay»; et «Time Remembered»; Bill Evans; «A Child Is Born»; Stanley Turrentine; «Ben's Blues»; Ben Webster. Anim. Gilles Archambault.

Jeudi 18 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Deslats.

5h55 Méditation
«Répétez-le: Dieu nous aime» (Ambrose Carré).

8h00 Les Notes inégales
Ire h.: Quatuor à cordes, op. 10 (Debussy); «Au joy boy» (Sermisy); Concerto «Hambourgeois», W. 45 no 5 (C.F.P. Bach); - 2e h.: Improromptu, op. 90 no 1 (Schubert); «Peer Gynt» (Grieg); Concerto no 3 pour musette et clavecin (M. Corrette); «Marche funèbre d'une marionnette» (Gounod); «dances de Hongrie» - 3e h.: Sonate en

trio en do min. (Quantz); Introduction et rondeau pour harpe et piano (Jadin); «Ballabile con variazioni» pour clarinette piccolo (Paizaza); «Descriptions automatiques» (Satie); Sinfonia no 2 (Albinoni); Danses slaves, op. 46 nos 3 à 5 (Dvorak). Anim. Françoise Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (4e de 5). Les 15 ans de «Rencontres». Cette série, issue du Service des émissions religieuses de la télévision de Radio-Canada, a accueilli, au cours des années, quelques centaines de philosophes, écrivains, musiciens, théologiens, sociologues. Ils sont venus nous livrer leur vision personnelle de la vie. Anim. René Laroche.

11h30 Récital
Lise Boucher, p.: Rondo, op. 51 no 1, et 15 Variations, op. 35 «Erica» (Beethoven).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Libre parcours
Littérature étrangère. Anim. Gilles Archambault.

18h00 Positions
Inv. René Pommerleu. Rech. Suzanne Robert. Anim. François Ricard.

17h00 Les notes de l'administration fédérale
3e de 12. «Les députés et les services gouvernementaux». Inv. Jean-Robert Gauthier, député d'Ottawa-Vanier, et Luc Fortin, politicien à l'Université Carleton. Rech., texte et int. Clinton Archibald. Anim. Gustave Héon.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre
Duo pour violoncelles, op. 1 no 2 (Dupont); Frédéric Lodoué et Xavier Gagnepain, vc.; Sonate pour violon et piano, K. 378 (Mozart); Henryk Szymanowski, vl. et Ingrid Haebler, p.; Quatuor, op. 18 no 1 (Beethoven); Quartetto Italiano. Anim. Michel Keable.

20h00 Orchestres canadiens
22h00 Libre échange
Charles Temerson s'entretient, à Paris, avec Philippe Guerlain, président de la Société des parfums Guerlain.

22h30 Visages de l'Europe de l'Est
3e de 24. 1956. L'insurrection hongroise. Inv. Miklos Molnar, historien. Rech. int. et prés. Charles Larocque.

23h00 Jazz-solo
«My Funny Valentine»; Chet Baker; «Body And Soul»; Paul Desmond; Gerry Mulligan; «Here Comes Springtime»; Dino Delli Van der Noot; «Lady Linda»; Duke Jordan; «Old Falls»; Anthony Braxton; «Crystal Bells»; Chet Baker. Anim. Gilles Archambault.

Vendredi 19 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Deslats.

5h55 Méditation
«Réalité ou merveilleux symbole?» (Ambrose Carré).

8h00 Les Notes inégales
Ire h.: «Dances et airs antiques» suite no 1 (Respighi); Sonate no 6 en do min. (Zelenka); Barcarolles nos 7, 8 et 9 (Fauré); - 2e h.: Concerto en do pour mandoline (Paisiello); «Seguidilla espagnole» (Ni); Concerto en do pour flûte (Bastoni); «Dexa la aljava» (De Milanes); extr. «Vendredis» (Rimsky-Korsakov); - 3e h.: Sonate pour clavecin no 24 (Scarlatti); Sinfonia à 8 (Albéric); «Scaramouche» (Mihailu); «Jas Fuchs»; «Tentation de la Renaissance» (Rak); Symphonie, K. 75 (Mozart). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (5e de 5). L'impact du diocèse de Montréal sur l'histoire de notre musique. Chant grégorien; «Stabat Ma-

trio en do min. (Quantz); Introduction et rondeau pour harpe et piano (Jadin); «Ballabile con variazioni» pour clarinette piccolo (Paizaza); «Descriptions automatiques» (Satie); Sinfonia no 2 (Albinoni); Danses slaves, op. 46 nos 3 à 5 (Dvorak). Anim. Françoise Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (4e de 5). Les 15 ans de «Rencontres». Cette série, issue du Service des émissions religieuses de la télévision de Radio-Canada, a accueilli, au cours des années, quelques centaines de philosophes, écrivains, musiciens, théologiens, sociologues. Ils sont venus nous livrer leur vision personnelle de la vie. Anim. René Laroche.

11h30 Récital
Lise Boucher, p.: Rondo, op. 51 no 1, et 15 Variations, op. 35 «Erica» (Beethoven).

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Libre parcours
Littérature étrangère. Anim. Gilles Archambault.

18h00 Positions
Inv. René Pommerleu. Rech. Suzanne Robert. Anim. François Ricard.

17h00 Les notes de l'administration fédérale
3e de 12. «Les députés et les services gouvernementaux». Inv. Jean-Robert Gauthier, député d'Ottawa-Vanier, et Luc Fortin, politicien à l'Université Carleton. Rech., texte et int. Clinton Archibald. Anim. Gustave Héon.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre
Duo pour violoncelles, op. 1 no 2 (Dupont); Frédéric Lodoué et Xavier Gagnepain, vc.; Sonate pour violon et piano, K. 378 (Mozart); Henryk Szymanowski, vl. et Ingrid Haebler, p.; Quatuor, op. 18 no 1 (Beethoven); Quartetto Italiano. Anim. Michel Keable.

20h00 Orchestres canadiens
22h00 Libre échange
Charles Temerson s'entretient, à Paris, avec Philippe Guerlain, président de la Société des parfums Guerlain.

22h30 Visages de l'Europe de l'Est
3e de 24. 1956. L'insurrection hongroise. Inv. Miklos Molnar, historien. Rech. int. et prés. Charles Larocque.

23h00 Jazz-solo
«My Funny Valentine»; Chet Baker; «Body And Soul»; Paul Desmond; Gerry Mulligan; «Here Comes Springtime»; Dino Delli Van der Noot; «Lady Linda»; Duke Jordan; «Old Falls»; Anthony Braxton; «Crystal Bells»; Chet Baker. Anim. Gilles Archambault.

Samedi 20 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation
«La vie est la complice de Dieu» (Ambrose Carré).

8h00 La Grande Fugue
Ire h.: Sonate no 2 pour violoncelle et clavecin, BWV 1028 (J.S. Bach); Concerto en ré pour clarinette (Molter); Sonate pour piano, op. 7 no 3 (Beethoven); «Les Esclops» et «Ja mais non er» (anon.); Toccata à 2 luths (Piccini); Toccata, BWV 915 (J.S. Bach); Concerto pour 2 flûtes en la min. (Telemann); - 2e h.: Introduction, thème et variations, op. posth. (Weber); Quintette «L'Automne» (Zotter Sims); Suite pour violon, alto et orch., op. 19 no 1 (Alberger); «Liebestraum» (Liszt); - 4e h.: Symphonie, K. 134 (Mozart); «Feuille d'album» (Wagner); «Les Monnaies» (folk bulgare); extr. «L'Automne» (Glazounov); «Erntana» (Albeniz); extr. Quintette, op. 42 (F. Bich); «Ye Spotted Snakes», op. 61 no 3 (Mendelssohn). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Chronique du disque
Anim. Normand Séguin.
• Émission culturelle

pho» (Warlock). Anim. Francine Moreau.

9h00 Musique en fête
Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal (2e de 5). L'église de la Visitation au Saull-aux-Récollets célèbre ses 250 ans. «Cantique sur la retraite des Anglois» (Colombière); extr. «Livre d'orgue de Montréal»; Concerto en la min. pour flûte (Blavet); Cantate, BWV 10 (J.S. Bach); Quatuor, op. 51 no 1 (Brahms); «Wo Bist du Ich?» (Nivers); «Verbunam supernum» (Grigny). Anim. René Laroche.

11h30 Récital d'orgue
Pierre Bouchard, orgue Helmut Wolf, salle Redpath de l'Université McGill «Ad coenam» (Tielouze); Suite du 1er livr. (Nivers); «Verbunam supernum» (Grigny). Anim. René Deschamps.

12h00 Présent-musique
Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
Anim. Sylvia L'Ecuyer.

16h00 Libre parcours
Essais québécois non littéraires. Anim. Dorval Brunelle.

18h00 Recherches scientifiques au Canada
16e de 20. «L'énergie nucléaire». Inv. Frank McDonnell, dir. physique des réacteurs, Énergie Atomique du Canada Ltée et Marcel Leblanc, prof. de physique nucléaire à l'Université d'Ottawa. Rech. et int. Michel Icart. Anim. Gustave Héon.

19h00 Progrès et perspectives
Techniques de détection de la pollution. Prod. Radio France.

17h30 L'Air du soir
Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre
«The Londonderry Air» (Bridge); Delmé Siring Quartet; «Le Montagnard», op. 34 (Coste); Simon Wynberg, gui., et John Anderson, htb.; Quatuor, op. 4 no 3 (K. Stamitz); Jean-Pierre Rampal, fl. et Trio à cordes français; Trio, op. 15 (Smetana); Trio Pro Arte; Sinfonia no 2 (Mendelssohn); orch. de chambre d'Amsterdam, dir. Marinus Voorbe; Anim. Michel Keable.

20h00 Concerts européens
Festival du château de Ludwigsburg. Ensemble de chambre de Bâle. Extr. «L'Offrande musicale», BWV 1078 (J.S. Bach); Quintette, op. 28 (Schoenberg); Sonate pour flûte, alto et harpe (Debussy); «Midi» (Janacek).

21h30 En toutes lettres
Magazine consacré à la littérature de chez nous. Chroniques: Roch Poisson (fiction); Jérôme Daviault (essais); Robert Mélançon (poésie); René Perron (reportage); - Ce sera la nuit de Claire BÉ. Lecl. Madeleine Arsenault. Anim. Réjane Bougé.

23h00 Jazz-solo
«Loaded With Bass»; Bob Enevoldsen; «Will You Still Be Mine»; Art Farmer; «In A Rotten Mood»; Bob Brookmeyer; «Improvisation Suite No 1»; Don Ellis; «How Deep Is The Ocean»; Chet Baker/Paul Bley. Anim. Gilles Archambault.

Mercredi 17 septembre 1986

0h00 Musiques de nuit
Anim. Pierre-Olivier Deslats.

5h55 Méditation
«Nostalgie de civilisation ou d'Évangile» (Ambrose Carré).

8h00 Les Notes inégales
Ire h.: «La Piémontaise» (F. Couperin); Trio pour cordes, D. 471 (Schubert); «Defune» (Sugiyama); Concerto en sol pour flûte (Tartini); - 2e h.: Toccata (Frescobaldi); «You Say This Love» et «For Love Ev'ry Creature Is Formed By His Nature» (Purcell); Sonate pour bass

LE DEVOIR CULTUREL

L'inimitable Markita

PAUL LEFEBVRE

ELLE EST inimitable. Avec sa beauté sans artifice, sa voix cassée et, surtout, sa façon de jouer sur scène. Car ce qui fait d'elle une comédienne unique, c'est cette façon qu'elle a de donner aux personnages qu'elle interprète une boulevardière quotidienneté, une énergie concrète, immédiate. Avec Markita Boies, un personnage a toujours une personnalité.

Depuis jeudi, on peut la voir dans *Si toi aussi tu m'abandonnes...*, de Pauline Harvey et Lise Vaillancourt, présenté par le Théâtre expérimental des femmes à l'espace Go.

« C'est bizarre, dit-elle, moi qui me suis toujours considérée comme une "jeune comédienne", je me rends compte, en travaillant à ce spectacle, que ça fait 10 ans que je fais le métier et que les "jeunes comédiennes", ce sont Suzanne Lemoyne, Lynne Archambault et Chantal Lamarre, avec qui je joue. » En 10 années presque entièrement consacrées à la scène, Markita Boies a joué autant dans de petites productions autogérées qu'avec des théâtres institutionnels comme la Compagnie Jean-Duceppe, la Nouvelle Compagnie théâtrale et, surtout, le Théâtre du Nouveau Monde où, depuis qu'Olivier Reichenbach est directeur, elle travaille régulièrement. Elle y a été *Desdémone* dans *Othello*, *Mariane* dans *Amadeus*, *Colette* dans *Un réel beau ben triste*, de Jeanne-Mance Delisle. Si beaucoup de gens ont pu voir sa Madame Bonacieux dans *Les Trois Mousquetaires* à la NCT, peu ont vu sa Colombine dans la *Commedia dell'arte* de Claude Jutra et son travail dans *Les Filles de l'amour divin*, de François Beaulieu, ces spectacles par lesquels, peu après sa sortie de l'option théâtre du collège Lionel-Groulx en 1977, elle a attiré l'attention du milieu théâtral par son exceptionnel talent.

En travaillant au Théâtre expérimental des femmes, Markita Boies renoue avec une compagnie en laquelle elle a cru dès le début : en 1979 et 1980, elle jouait, en effet, dans les deux premiers spectacles du TEF, *La Peur surtout et Parce que c'est la nuit*. « Le goût m'est venu de retravailler au TEF quand, ce printemps, lors de la soirée d'ouverture du dernier Festival de créations de femmes, qui avait pour thème l'érotisme, on m'a demandé de clore la soirée en lisant l'inédit que Nicole Brossard avait écrit pour l'occasion. J'y ai retrouvé un esprit et j'y ai revu des femmes avec qui je n'avais pas travaillé depuis longtemps. C'est ainsi que je me retrouve, cette année, dans ce spectacle et, aussi, dans le



Markita Boies, la Desdémone d'*Othello* (Raymond Bouchard), au TNM.

spectacle Djuna Barnes que va mettre en scène, en janvier, Louise Laprade.

« Les spectacles que j'avais faits au TEF dans ses tout débuts avaient été importants pour moi. C'était quelque chose que de participer à la création d'un théâtre féministe, neuf dans son contenu comme dans ses formes. J'y avais réalisé que le travail d'actrice pouvait être vraiment créateur, même en dehors d'une création collective. »

Si toi aussi tu m'abandonnes... est une pièce de Pauline Harvey et de Lise Vaillancourt. « Pauline a fourni les mots, les rythmes et l'univers, et Lise a structuré ça pour le théâtre », dit Markita Boies. Pauline Harvey, romancière, auteur d'*Encore une partie pour Berri*, a toujours été fascinée par la scène. « L'écriture de Pauline, dit Markita Boies, c'est une parole, c'est du rythme. On n'a qu'à se souvenir de son texte *Ta dactylo va taper*. C'est une joie d'avoir à se mettre ces phrases-là dans la bouche. Et c'est une joie aussi de jouer un auteur de mon âge; je me retrouve dans son univers. Je joue le

rôle de Guillemette, une sorte de chanteuse *western* du Vieux-Montréal. Elle a laissé sur les bords de la rivière Péribonka sa grande amie d'enfance Patricia (qu'interprète Maryse Pigeon) pour vivre en ville. Elle se retrouve dans un entrepôt *squatté* par trois jeunes femmes qui s'introduisent dans sa vie et qui lui permettent de se situer elle-même. Je n'ose pas dire que c'est un spectacle sur ce que vivent les femmes de 20 et 30 ans; ce serait plutôt là la matière de base de la pièce. C'est une transformation en paroles, en musiques, en rythmes, en images d'une manière unique, qui, grâce à Pauline et Lise, devient visible, audible, se fait oeuvre d'art.

« Ça me fait du bien de faire à nouveau de la création, conclut-elle, parce qu'on ne peut pas imiter. Rien n'est acquis en création. Et j'aime ça. »

Omer Veilleux, clown politique

PAUL LEFEBVRE

« YVES DAGENAIS, c'est le directeur artistique, c'est lui qui impose à Omer les sujets de sketches, ainsi que les analyses sur les sujets en question; mais le traitement scénique, ça regarde Omer. » La phrase serait banale si Yves Dagenais et le clown Omer Veilleux n'étaient qu'une seule et même personne. Après un premier spectacle qui a connu 252 représentations et qui s'est baladé jusqu'au Japon, Yves-Omer Veilleux-Dagenais présente, à la salle Fred-Barry, depuis jeudi, une nouvelle série de 16 numéros.

Dagenais est de la génération du « Jeune Théâtre », de ceux qui, au début des années 70, se sont engagés politiquement et socialement dans leur art. Il a travaillé avec le Parminou, avec la Cannerie, avec la Grosse Valise. « Dans la vie comme sur scène, dit-il, je m'intéresse à la politique. Je ne parle pas de la politique partisane. Ce serait plus juste si je disais le politique. Depuis 10 ans que je travaille sur scène, depuis 10 ans que je pratique un art préoccupé par le politique. Avec les années, cependant, la fonction sociale de mon travail artistique s'est déplacée. Avant, j'étais de ceux qui apportaient sur scène des solutions aux problèmes sociaux et politiques. Plus maintenant. Je montre sur scène la façon dont nous vivons — dont je vis. Je montre des points de vues, des contradictions, des ambiguïtés, car il y a des choses qui, pour moi, ne sont pas claires. Je ne crois pas qu'il soit du ressort de l'artiste de fournir des solutions. Il doit être un visionnaire. Porter des regards; or les miens sont critiques. Et critiques de moi-même d'abord et avant tout. »

Clown satirique, clown observateur, Omer Veilleux présente de brefs sketches muets sur des sujets tirés de la vie quotidienne. Utilisant le mime et, surtout, la pantomime — et la bouche ne cesse de lui aller, même s'il n'en sort aucun son — il pratique un langage gestuel clair, visant toujours la compréhension immédiate. « Mon travail corporel s'est épuré avec le temps, dit-il. Pas besoin de faire 10,000 gestes pour dire une chose; un seul geste, le bon, suffit. C'est pour cela que j'essaie de développer une gestuelle simple qui emploie des codes connus. Dans ce nouveau spectacle, il y a encore sûrement des scories gestuelles qui ne partiront qu'avec le temps; elles sont là par insécurité. On a toujours tendance à en faire trop. »

« Ce deuxième spectacle, affirme-t-il, sera plus mordant que le premier, plus sombre. La structure des sketches sera généralement celle-là : gag, gag, gag, gag, puis, une claque au visage, brusquement. Nous vivons dans une réalité dure que les médias cachent ou embellissent. Moi, j'interprète le quotidien à ma façon pour en montrer le fonctionnement. On se met à retirer le libre droit à l'avortement; alors, moi, je fais un sketch où le pape a mis enceinte mère Teresa, qui n'est pas sûre de vouloir renoncer à ses oeuvres de charité pour élever un enfant. La réalité dont va parler Omer touche à toutes sortes de choses : la



Yves Dagenais alias Omer Veilleux : gestuelle de la vie quotidienne.

répression contre les fumeurs, le sida, le terrorisme, les bouhou-macoutes... Mon personnage de *rocker* revient dans un sketch intitulé : « *Rocker II, la Mission* ». J'ai travaillé avec Normand Canac-Marquis, qui m'a poussé à aller plus loin. »

Interrogé sur la difficulté de faire de la satire politique à une époque dépourvue de projet de société, il répond : « J'ai résolu, pour moi, le problème du manque d'utopie : il faut vivre d'espoir. Voir les grands et les bassesses du monde. Pour l'instant, personne ne sait vers où il va. Mais je crois que c'est sain. Que les spectacles en ce moment soient mal définis, cela me va. Il faut oser dire : "Je ne sais plus." Que des gens qui font du théâtre politique se mettent à dire "je", cela me va. »

La Société de Place des Arts de Montréal en collaboration avec l'Office des Tournées du Conseil des Arts du Canada et l'Association française d'action artistique du ministère des Relations extérieures présente le théâtre de la Salamandre dans

LE SAPERLEAU

de Gildas Bourdet
Mise en scène : Alain Milanti et Gildas Bourdet

Pièce à succès d'un jeune auteur français, cette insolente clownerie érotique réinvente, dans un langage savoureux et délirant, le thème de l'éternel trio. Du théâtre choc!

Avec Françoise Bénéjam, Christian Drillaud, Agnès Mallet, Guy Perrat

24, 25, 26 septembre 1986: 20 heures
27 septembre: 21 heures
Billets: 14\$, 16\$, 18\$, 20\$

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service: Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN 1986-87

SÉRIE CLASSIQUE
Théâtre Maisonneuve / Lunds 20h00
AGNES GROSSMANN: directrice musicale, chef d'orchestre attitrée

SÉRIE LYRIQUE
Théâtre Maisonneuve / Lunds 20h00
RAFFI ARMENIAN: chef d'orchestre attitré

SÉRIE CONTEMPORAINE
Théâtre Maisonneuve / Jéuds 20h00
SERGE GARANT, chef d'orchestre attitré
WALTER BOUDREAU, chef d'orch. invité

COUPON D'ABONNEMENT

Marc Bélanger, dir. art. série Pop
Agnès Grossmann, dir. mus. série classique
Serge Garant, série contemporaine
Raffi Armenian, série lyrique
Paul-André Boivin, série éducative

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT

Obtenez un billet gratuit pour le Requiem Allemand de Brahms, vendredi 10 avril 1987 à l'église Saint-Jean-Baptiste.

Assurez-vous d'avoir un siège réservé d'un concert à l'autre

Abonnez-vous en téléphonant au **282-9565 / 282-9576**
Bureau d'abonnement

du lundi au vendredi de 9:30 à 4:30

PRIX DES ABONNEMENTS

SECTION	SÉRIE		
	CLASSIQUE	LYRIQUE	CONTEMP.
Parterre AA-N	155 x 7 - 105\$	155 x 5 - 75\$	155 x 3 - 45\$
Parterre O-S	105 x 7 - 70\$	105 x 5 - 50\$	105 x 3 - 30\$
Balcon	65 x 7 - 42\$	65 x 5 - 30\$	65 x 3 - 18\$

Les abonnements à prix réduits pour les étudiants et les personnes âgées de 65 ans et plus sont disponibles.

La programmation est sujette à changement sans préavis.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

LE DEVOIR CULTUREL

MUSIQUE

Les anniversaires de l'automne

CAROL BERGERON

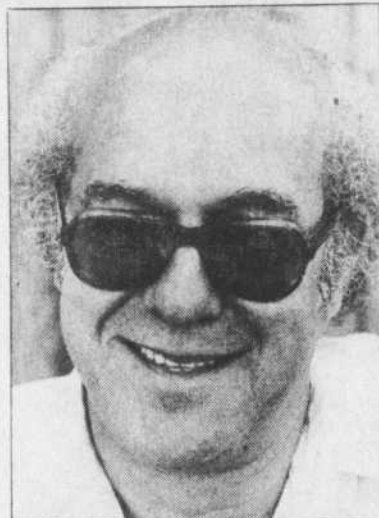
Le 150^e du diocèse de Montréal, le 50^e de Radio-Canada et le 20^e de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) : trois anniversaires que l'automne 86 permettra de souligner par un certain nombre de concerts importants.

C'est d'abord Radio-Canada qui célébrera le 150^e du diocèse de Montréal en présentant un événement qui rassemblera près de 250 musiciens sous la direction de Marcel Laurencelle, le 19 septembre, à l'église Saint-Jean-Baptiste. Un *Magnificat* pour chœur, soprano, ensemble de cuivres, deux orgues et timbales, du compositeur québécois Jacques Faubert, sera créé. Le programme comprendra également l'*Hymne du 150^e anniversaire*, du même auteur, *Acclamations* pour orgue, de Jean Langlais, *Fanfares pour tous les temps*, du compositeur de musique de film Georges Delerue, et *Trois Visions de l'Apocalypse*, de Jacques Casterède (dont on fête cette année le 60^e anniversaire de naissance).

Pour marquer son 50^e anniversaire, Radio-Canada s'ouvrira l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), l'espace d'un concert, le 2 novembre à la salle Wilfrid-Pelletier. Charles Dutoit dirigera la *Cantate pour une joie*, de Pierre Mercure, avec le soprano Marie-Danielle Parent et les chœurs de l'OSM. (À ce propos, rappelons que le réseau FM de Radio-Canada enregistrera, avec Charles Dutoit et son orchestre, l'intégrale pour orchestre du compositeur québécois afin d'en faire une diffusion discographique dans la série SM 5.000 des Entreprises Radio-Canada.)

Le programme comprendra également la *Symphonie en ré*, de César Franck, et *Rugby*, d'Arthur Honegger. Dans le cadre d'échanges entre les radios publiques de langue française, on donnera la création d'un *Concerto pour tuba, clarinette et piano*, avec Michel Massot (Belgique), Antony Morf (Suisse) et Louis-Philippe Pelletier (Québec), une œuvre du compositeur belge Claude Ledoux. L'an prochain, la radio de la Suisse romande s'occupera de la première exécution d'un *Concerto* pour piano du compositeur québécois José Evangélista.

La Société de musique contempo-



Serge Garant dirigera le concert du 20^e anniversaire de la SMCQ.

raîne du Québec célébrera son 20^e anniversaire de fondation, le 4 décembre à la salle Pollack, par un concert auquel participeront le Quatuor Morency et l'Ensemble de la SMCQ dirigé par Serge Garant. Le Quatuor n° 3, du compositeur canadien R. Murray Schafer, et *Déserts*, d'Edgar Varèse, voisineront avec deux commandes de la SMCQ, dont l'une à José Evangélista et l'autre à Serge Garant.

A ces trois événements viendront s'ajouter un grand nombre d'émissions radiophoniques et de concerts qui devraient, si cela n'est pas déjà fait, nous faire prendre conscience de la grande vitalité du milieu musical québécois. Au cours des sept concerts de sa prochaine saison, la SMCQ fera entendre neuf créations de compositeurs québécois : Papineau-Couture, Garant, Evangélista, Brégent, Arseneault, Boucher, Roy, Gougeon et Steven. Là, comme dans la série des *Grands Concerts* de Radio-Canada, les interprètes d'ici seront prioritairement mis à contribution.

Sans Radio-Canada et sans la SMCQ, on peut se demander ce que serait devenue la création musicale au Québec. Les sept premiers *Grands Concerts* du réseau FM de Radio-Canada évoqueront quelques-unes des émissions musicales qui ont contribué à établir sa réputation, dès le 7 novembre et jusqu'au 19 décembre, à la salle Claudé-Champagne :

la *Sérénade pour cordes* que dirigeait Jean Deslauriers; les concours dédiés aux jeunes compositeurs, *Premières* (ce concert marquera l'anniversaire de trois compositeurs du Québec : le 70^e de Jean Papineau-Couture et le 60^e de François Morel et de Clermont Pépin); *Jeunes Musiciens*; *Les Petites Symphonies*, que l'on confiait à la direction de Roland Leduc; *Nos futures étoiles* (concours qui couronnait notamment Vickers, en 52, et Quilico, l'année suivante), et *Les Chorales du Canada français*. Cet intéressant retour dans le passé fera cependant appel à des interprètes d'aujourd'hui. Certains de ces concerts feront l'objet d'une semaine d'émissions à *Musique en fête* (de 9 h à 11 h 30, du lundi au vendredi) pour mieux préparer l'auditeur à l'événement du vendredi soir.

La redécouverte de notre patrimoine musical intéresse actuellement un grand nombre de musiciens et de musicologues, comme en témoignent la publication récente de l'*Encyclopédie de la musique au Canada*, les éditions du *Patrimoine musical canadien*, les recherches de l'Association pour l'avancement de la recherche en musique du Québec (Armug), ainsi que plusieurs travaux et cours universitaires sur le sujet. Une émission hebdomadaire de 90 minutes (le dimanche après-midi) sera consacrée aux compositeurs québécois d'avant 1950. On pourra ainsi apprécier des œuvres de Léo Roy, Auguste Descaries, Georges-Émile Tanguay, Joseph-Arthur Bernier, Antoine Dessane, Albertine Morin-Labrecque et de plusieurs autres. Saut pour les connaisseurs, tous ces noms sont tombés dans l'oubli.

Dernière les institutions que l'on fête, il y a eu des hommes et des femmes qui les ont créées et il y en a d'autres qui les gardent vivantes et dynamiques. En pensant à eux, la SMCQ a eu l'heureuse idée de consacrer ses sept concerts : les fondateurs Serge Garant (le 25 septembre), Maryvonne Kendergi (le 15 octobre), Jean Papineau-Couture (le 29 janvier) et Hugh Davidson (le 26 février) seront honorés, ainsi que les interprètes de la SMCQ (le 4 décembre) et le service de la musique de Radio-Canada (le 19 mars). Elle a même penser remercier son public en offrant son dernier concert (le 16 avril) au doyen des ses abonnés, André Rossinger.

Carolyn Carson

Suite de la page C-1

Le mouvement est irréversible. Cunningham et Nikolais sont rois : les épigones pullulent. Le nouveau bouger français apprendra à battre le sol via les modèles importés par les Américains. La période de gestation s'étendra jusqu'au début des années 80.

Parmi la cohorte new-yorkaise qui débarque à Paris, Carolyn Carlson (qui sera à Montréal pour la première fois cette semaine) fait figure d'exception. Alors que la plupart de ses pairs ne voient dans l'Europe qu'un lieu plaisant de transit, la danseuse y choisit l'exil. Un exil définitif qui répond chez elle à un besoin d'être présente là où les choses n'existent encore qu'à l'état d'embryon, qui découle également d'une attirance spontanée pour l'Europe, qu'elle découvre pour la première fois en 1968, lors d'une tournée avec Nikolais.

« Il y avait quelque chose ici qui m'attirait, dit-elle. Je suis incapable d'expliquer quoi au juste, mais le sentiment que j'éprouvais était très fort. C'est probablement une question d'intuition. » Une intuition qui fut également sa bonne étoile. Car, aussitôt débarquée à Paris, les engagements affluèrent. Les éloges s'accumulent sur sa tête. Carolyn Carlson est sollicitée : Avignon, Hambourg, Rome, Bordeaux, sans oublier Paris, où elle apparaît en 1976 au bras de Rudolf Nureyev dans un ballet du chorégraphe américain Glen Tetley, (*Tristan*).

Mais, pour Carolyn Carlson, le tournant décisif ne s'est pas produit au côté du célèbre transfiguré; il s'est produit plutôt quelque part en 1973, lorsqu'elle monte sur la scène de l'Opéra de Paris pour présenter *Densité 21,5*, un solo réglé sur une musique d'Edgar Varèse : dans la salle, un murmure d'éblouissement, la fascination est totale (« tout le monde a déliré sur le solo », s'exclame-t-elle). Le directeur de l'Opéra, Rolf Lieberman, n'échappe pas, lui non plus, à l'enthousiasme. Quelques ficelles sont tirées : l'année suivante, Carolyn Carlson se voit consacrée choré-

graphe-étoile de l'Opéra. Un poste assorti, cependant, d'une tâche titanessque : former, à l'intérieur même de l'institution, une compagnie parallèle vouée à la diffusion de la danse moderne. Un projet insensé et magnifique qui verra le jour en 1975. Son nom : le Groupe de recherche théâtrale de l'Opéra de Paris (GRTOP).

Au départ, tous les effectifs sont recrutés à l'extérieur de l'Opéra, aucun danseur maison ne se portant volontaire. L'aventure, on le sait, n'est pas le propre de qui a choisi de vivre les pieds vissés aux chaussons. Mais l'expérience porte fruit : en cinq ans, une vingtaine de ballets sont créés, un nouveau créneau est ouvert. Le GRTOP acquiert rapidement un rayonnement suffisamment étendu pour prétendre à la permanence. (Il est aujourd'hui placé sous la gouverne de Jacques Garnier.)

Mais Paris n'est qu'une étape. En 1980, Carolyn Carlson bifurque vers Venise. « J'ai quitté le Groupe parce que Rolf Lieberman quittait la direction de l'Opéra, dit-elle. Aussi parce que, pendant les cinq ans où j'y ai travaillé, ce que j'ai accompli en termes de composition de ballets est énorme. Et, finalement, parce que le Groupe était lui-même parvenu à un point tournant : tous les membres l'ont quitté au même moment. Et, aujourd'hui, à peu près tous ceux qui en faisaient partie ont formé leur propre compagnie. »

Retour à la case départ. Venise est un terrain vierge. La danse moderne, et encore moins les audaces exploratoires du nouveau bouger n'ont jamais su y prendre racine. Un endroit de rêve pour qui veut renouer avec les ailes du recommencement.

Ainsi, Carolyn Carlson forme une nouvelle compagnie, le *Teatro danza di Carolyn Carlson*, qui logera sous le toit du théâtre *La Fenice*, à l'invitation de son directeur, maestro Italo Gomez.

« Après Paris, Venise était comme un don du ciel, confiait-elle, le printemps dernier, à un journaliste allemand. Venise offrait la possibilité de retrouver le calme,

de vivre au bord de l'eau, sans voiture, de recréer une compagnie; pour moi, c'était un besoin. »

L'escapade dure quatre ans. Un épisode, à ses yeux, idyllique, au cours duquel elle réalise *Blue Lady* (en 1983), solo qui sera présenté à Montréal, salle Maisonneuve, de mercredi à samedi prochain, et au Centre national des arts d'Ottawa, lundi le 22. Une pièce conçue à l'image d'une errance intérieure. Une descente au fond d'elle-même via cinq personnages féminins dont elle incarne tour à tour les joies et désespoirs. En tout, une heure et quart de dérive par-delà les apparences, dans un tête-à-tête introspectif fait de magie et de mystère, de tendresse et de candeur. Comme la vérité d'une vie qui s'exprime dans le chuchotement ému de ses émotions.

Une pièce inspirée par Venise, affirme-t-elle, mais aussi, et surtout, par les dizaines de poèmes qu'elle rédige goulûment lorsqu'elle réussit à dérober quelques heures à son rôle de directrice de compagnie.

Aujourd'hui, après plus de 15 ans d'exil (après Venise, elle se fixe de nouveau à Paris), Carolyn Carlson perçoit nettement l'émergence d'une nouvelle vitalité en Europe. « Des choses très intéressantes naissent ici actuellement, et je crois que ce ne sont plus les États-Unis qui donnent le ton. Il me semble plutôt que l'Allemagne et la France sont les deux pays qui "montent" à l'échelle mondiale. »

« Peut-être cela est-il dû à leur culture et à leur histoire, mais je trouve que les Européens prennent davantage de temps que les Américains pour réaliser une œuvre. En Amérique, les gens sont spontanés. En Europe, la réflexion (sur le pourquoi des œuvres) joue un rôle plus important; les chorégraphes ne cherchent pas qu'à assembler des combinaisons de pas différents. »

Sa préférence ? « J'aime les choses qui savent m'émerveiller. » Voilà qui est tout dit ! Carolyn Carlson, une chorégraphe éprise de la beauté du mouvement.

Le Quat'Sous présente

ÉCART-TEMPS

Losing Time de John Hopkins
traduction de Simon Fortin

mise en scène de Alexandre Hausvater
avec Frédérique Collin, Louison Danis,
Roger Léger, Robert Marien, Claude Marquis

décor et éclairages de Michel Demers
costumes de Mario Bouchard
musique de Claude Simard

du 23 septembre
au 18 octobre
réservations: 845-7277

LE QUAT'SOUS
100 est, avenue des Pins, Montréal

Dimanche
5 octobre, 20h

Krystian ZIMMERMAN

piano

BEETHOVEN Sonate no 6 en fa majeur, opus 10, no 2
SCHUBERT 4 Impromptus, opus 90, (D. 899)
SCHUMANN Sonate en fa dièse mineur, opus 11

présentation
OSM

Billets : 24 \$ - 16 \$

Une commandite de
Quebecor inc. **Deutsche Grammophon**

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$.

SMCQ 20 ans de CRÉATION

Société de musique contemporaine du Québec
Serge Garant, directeur artistique

C'est le temps de vous abonner à la 21^e saison de la SMCQ.

Au programme cette année: sept concerts extraordinaires, plus deux concerts hors-série. Des compositeurs de renom, des artistes qui ont fait leur marque ici et en Europe, un des organismes de musique contemporaine les plus connus et respectés au monde.

Célébrez avec nous 20 ans de création et découvrez cette musique inventive, sérieuse ou amusante, toujours étonnante et actuelle.

Miroglio Tousignant Murall Berio Evangélista Désilets Roy Hespos Carter Lefebvre Villeneuve	Steven Boucher Vivier Schafer Garant Tenney Holler Mather Ducol Arseneault Belkin	Rea Tremblay Brégent Varèse Papineau-Couture Sharman Kagel Kroll Fukushi Chan Gougeon
---	---	---

Tous les concerts ont lieu le **JEUDI SOIR**
sauf le mercredi 15 octobre 1986.

Abonnement: **40\$** — Étudiants et Âge d'or: **20\$**
une réduction de 33% sur le prix régulier

SMCQ 1500, boul. de Maisonneuve Est, bureau 402
Montréal (Québec) H2L 2B1
526-5117

PARTITIONS CLASSIQUES
Méthodes et Etudes **20%**
Remise professeurs et étudiants **10%**
Lettre-Son MUSIQUE
5054 AVE DU PARC 495-9297

PRO MUSICA

LES LUNDIS DE LA GAMME

SAISON 86-87

29 SEPT. 1986
Ensemble PRO MUSICA
(Charles Dutoit)

20 OCT.
I MUSICI de Montréal /Ensemble TUDOR
(à l'église St-Andrew and St-Paul)

24 NOV.
MUSICA ANTIQUA KÖLN (Cologne).
(à l'église St-Andrew and St-Paul)

15 DÉC.
LOUIS LORTIE, pianiste

19 JAN. 1987
MUSIC FROM MARLBORO

16 MARS
MARTI TALVELA, basse,
(Cycle Winterreise de Schubert)

13 AVRIL
CLAUDE HELFFER, pianiste

11 MAI
AMERICAN STRING QUARTET/
HEINZ HOLLIGER, hautboïste

HUIT CONCERTS	
Parterre, Corbeille A-B:	80.00\$
Corbeille, C, D, E:	70.00\$
Balcon:	55.00\$
Étudiants:	30.00\$
redevance P.D.A. incluse	
Billets à l'unité:	12\$, 10\$, 8\$, 5\$ (étudiants)

Rideau:
20 heures précises
Les 9, 13, 18, 20, 24,
27 et 29 septembre

Billets en vente
maintenant

L'OPÉRA DE MONTRÉAL

Directeur artistique: Jean-Paul Jeanotte
Directeur général: Jacques Langevin

Cette production est présentée grâce à la collaboration d'Air Canada et de la **BANQUE NATIONALE**

Les compagnies suivantes ont contribué à la présentation d'une soirée d'opéra:

Banque Nationale et Air Canada	9 septembre
Bell Canada	27 septembre
Gaz Métropolitain	13 septembre
Ultramar Canada inc.	18 septembre
20 septembre	

Texaco Canada inc.
24 septembre
Charrette, Fortier, Hawey
Touche Ross
27 septembre
Trust Royal
29 septembre

Roméo et Juliette

Avec: Diana Soviero, Alberto Cupido, Pierre Charbonneau, Gaétan Laperrière

Odetta Beaupré, Marion Pratkanicki, Gregory Kunde, Grégoire Legendre, Charles Prévost

de Gounod

Chef d'orchestre: **Henry Lewis**
Assistant chef d'orchestre: **Brian Law**

Mise en scène: **Bernard Uzan**
Scénographie et costumes: **Claude Girard**

Billets: 145 18, 505 27, 505 39, 505 45, 505

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$.

Société PRO MUSICA (13h à 17h)

845-0532

1410, rue Stanley, bureau 408,
Montréal (Québec) Canada H3A 1P8

LE DEVOIR CULTUREL

La saison 86 du NYCO

Quand New York se donne des airs français

MAURICE TOURIGNY

NEW YORK — L'opéra français. Quel est son avenir ? Quelle place lui revient sur les scènes internationales ? Qu'apporte-t-il au public de 1986 ? Voilà les questions qu'on se pose dans les milieux d'opéra, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Alors qu'on redécouvre les opéras de Mozart et que la tétralogie wagnérienne fait courir les foules, à une époque où la tragédie et les spectacles à grand déploiement remplissent les salles, les opinions sont partagées.

Pour les uns, le répertoire français est désuet, de peu de poids, sans résonance pour l'auditeur d'aujourd'hui. D'autres, au contraire, y trouvent les antidotes idéaux à la violence de notre siècle : lyrisme, déli-

catésse et sentimentalité. Répondant aux attentes de ces derniers, le New York City Opera profite de sa 42e année pour monter un festival d'opéras français comprenant six oeuvres jouées dans leur langue originale, en alternance avec le reste du répertoire. On propose aussi au spectateur une série de conférences, d'entrevues et de présentations sur le style français et sa tradition ; pour quelques dollars, dans une salle voisine du Lincoln Center, on peut entendre des chanteurs, des chefs d'orchestre et des critiques discuter et illustrer les opéras au programme et ce, tous les lundis soir. Massenet est à l'honneur : trois de ses 27 opéras apparaissent au calendrier. D'abord, *Werther*, dans une nouvelle production de Lotfi Mansouri, directeur de la *Canadian Opera Company* de Toronto. Jerry Hadley interprète l'amoureux tour-

menté ; à la suite de son triomphe au *Staatsoper* de Vienne en 1982, le jeune ténor lyrique a vu sa carrière prendre un tour inattendu. Les maisons américaines se l'arrachent ; ses débuts au Met, à Chicago, à San Francisco et à l'Opéra de Paris sont annoncés pour les deux prochaines années. Malgré la pénurie générale de ténors et les demandes pressantes de nombreux opéras, Hadley reste fidèle au NYCO où il chante depuis 1980 ; en septembre, il y jouera un autre héros goethien, *Faust* de Gounod tel que conçu par Frank Corsaro. Le deuxième Massenet à l'affiche est un opéra rarement entendu en Amérique : *Don Quichotte*. Dernier drame lyrique du compositeur, créé en 1910, *Don Quichotte* est monté par le Britannique John Copley et met en vedette l'extraordinaire basse Samuel Ramey dans le rôle titre. Au pupitre, Mario Bernardi, qu'on

pourra à nouveau applaudir dans le troisième Massenet du festival, *Cendrillon*, une production de Brian MacDonald d'abord vue à Ottawa en 1979. Qui dit opéra français dit *Carmen* ; la bohémienne de Bizet revue par Frank Corsaro devient une loyaliste de la guerre civile espagnole de 1936. Cette *Carmen* étonnera le public encore une fois : en plus d'actualiser l'oeuvre, Corsaro peint la relation des protagonistes dans un éclairage qui en dérange plusieurs. *Les Pêcheurs de perles* de Bizet font aussi partie du festival avec le soprano Faith Esham en Leïla. Outre ces six opéras, la saison d'été du NYCO, ouverte le 1er juillet avec *Candide* de Leonard Bernstein, offre quelques titres favoris : *Le Nozze di Figaro*, *Die Fledermaus* avec le Canadien Theodore Berg en Von Eisenstein, *La Bohème* et *Madama Butterfly* sous la baguette de Christopher Keene, qui a fait part de sa démission du poste de directeur musical du NYCO. Sergiu Comissiona, chef d'origine roumaine, lui succédera le 1er janvier 1987. Du 26 août au 7 septembre, place à l'opérette avec *The New Moon* de Sigmund Romberg, un compositeur américain né en Hongrie, mieux connu pour *The Student Prince* et ses dizaines de mélodies populaires. Après cet intermède léger, on revient à l'opéra jusqu'à la fin de la saison, le 16 novembre. L'événement le plus attendu de la deuxième moitié de l'année : la création de *X (The Life and Times of Malcolm X)* du jeune Anthony Davis. Pianiste de jazz réputé, Davis combine, dans son premier opéra, jazz, musique symphonique et airs traditionnels noirs pour arriver à ce que des critiques ont appelé un « grand opéra américain » après une avant-première à Philadelphie l'automne dernier. Le livret raconte des épisodes de la vie de Malcolm X, le leader noir assassiné à Harlem en 1965. La reprise de *L'Amour des trois oranges*, de Prokofiev, dans des décors et costumes de Maurice Sendak et chantée en version originale française ne manque jamais de plaire aux petits et aux grands. Depuis ses débuts à Glyndebourne en 1982, cette production, signée Corsaro, joue à guichet fermé. Les gigantesques poupées animées et chantantes, la musique pleine de rebondissement et les éléments grotesques de la comédie du XVIIIe siècle de Carlo Gozzi amusent tous les publics. La saison d'automne comprendra aussi *La Traviata*, *Norma* dans une mise en scène très contestée d'André Serban et *Mefistofele* de Boito avec la basse John Cheek. Le NYCO clôturera 1986 par une semaine de représentations du *Candide* de Bernstein qu'on a volé aux théâtres de Broadway pour l'admettre sur la scène de l'opéra. Le NYCO

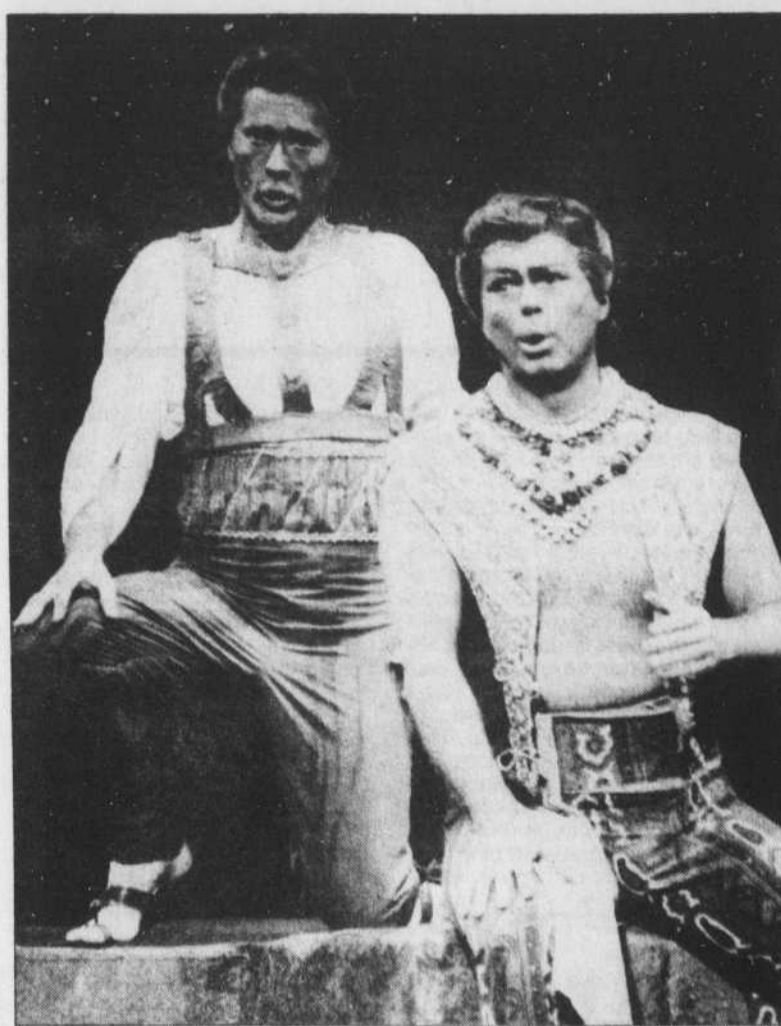


Photo Susan Cook/Martha Swope Associates
Michael Cousins (Nadir) et Stephen Dickson (Zurga) dans *Les Pêcheurs de perles* de Bizet.

JIM JARMUSCH

Suite de la page C-1

crois pas que c'étaient de grands écrivains, encore que j'ai énormément de respect pour Kerouac et Burroughs, mais je crois toutefois que c'étaient de grands explorateurs.

Contrairement aux personnages impatients, assoiffés d'action et vibrants de Kerouac, ceux de Jarmusch ne vibrent à rien. Ils sont dans l'inertie et l'inaction. Ils ont beau bouger, voyager, s'agiter, ils n'arrivent jamais à sortir d'eux-mêmes.

C'est la première remarque que je lui lance. Il acquiesce sans surprise et sans chercher à se défendre. Assis sur une des deux chaises de la chambre d'hôtel nue, totalement présent et concentré, il enchaîne : « C'est vrai, mes personnages sont piégés par eux-mêmes. Je crois que tout dépend de la perspective que l'on a sur les choses. Tant qu'on ne change pas de perspective, tant qu'on ne change pas de l'intérieur, on passe complé-

tement à côté de la vie. Mais je ne veux pas en faire un message moralisateur. Mes films sont avant tout des comédies, noires certes, mais des comédies. »

Ses films ne sont jamais improvisés ; ils sont à la fois libres et maîtrisés. Rien n'est laissé au hasard. Il raffine et peaufine ses idées au fur et à mesure. Au premier jour de tournage, pourtant, tout s'arrête et le film trouve sa forme définitive. « J'aime ce qui est formellement précis et élégant. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas les choses crues, sauvages et brouillonnes. En fait, j'ai plus de respect pour les films crus et brouillonnes ; c'est normal, ils sont à l'opposé de moi. Mes films préférés sont ceux de Robert Frank, ou encore les premiers films de John Cassavetes, mais je sais que je suis loin d'eux et proche d'Antonioni. L'élégance, l'esthétisme me viennent naturellement, mais c'est le contraire qui m'inspire. »

À 33 ans, Jim Jarmusch est incontestablement un jeune maître du cinéma contemporain. Il n'en a que vaguement conscience. « J'ai confiance en moi au niveau visuel, je sais que je suis capable de traduire ce que je sens par les images et les cadrages ; c'est au niveau de la direction d'acteurs que je me sens moins sûr. C'est pour cela que je vais aller étudier dans une école de théâtre ; je crois qu'on ne peut pas comprendre les acteurs tant qu'on n'est pas passé par la même expérience qu'eux. Je sais qu'il y a des réalisateurs qui se foutent éperdument de leurs acteurs. Pas moi. Il n'y a finalement qu'eux et leurs personnages qui m'intéressent. Je ne suis pas un cinéaste à effets spéciaux, ni à scénarios tarabiscotés ; mes histoires sont idiotes. Ce sont les personnages qui me hantent et qui sont au coeur de mon travail. »

A-t-il conscience de traduire exac-

tement l'esprit du temps ? Il ne s'est pas vraiment posé la question. Il fait des films qui lui ressemblent. Point. « Je suis cynique comme tous les gens de mon âge, je n'ai pas grand espoir quand je vois tout ce qui se passe. Je crois qu'il ne nous reste pas grand-chose sur terre, sinon les rapports humains. J'y crois, à ces rapports. C'est mon côté optimiste. C'est un optimisme teinté de tristesse et de cynisme, mais il est là quand même. Je prends les choses très au sérieux et, en même temps, je m'en fous. J'ai 33 ans, ma vie est à moitié finie mais je ne suis pas pressé, je ne veux pas qu'on me pousse à produire de façon infernale, je ne veux surtout pas qu'on me dise quoi faire. Je suis fêtu, je ne ferai jamais le film d'un autre, je n'ai ni l'intérêt ni les dispositions pour le faire. La vie est trop courte pour la perdre à faire des conneries. »

Et Hollywood ? Wim Wenders, un jeune prodige de sa trempe et un ami de longue date, a été tenté par la grosse machine américaine. En sera-t-il ainsi pour lui ? « Cela m'étonnerait, répond-il avec conviction. La différence entre Wim et moi, c'est que lui est européen et moi américain. Des cinéastes comme Wim ou Bertolucci n'ont pas la même vision de Hollywood que moi. Ils croient parfois que c'est le centre mondial du cinéma. Moi, je crois, au contraire, que c'est Paris. »

Jim Jarmusch n'a rien de l'*ugly American*, rien non plus de l'Américain moyen. Et pourtant, il a grandi dans l'Ohio, tout près du campus de l'université Kent, sur fond de grondement de mitrailleuses. Il a voulu joindre le rang des contestataires mais voilà, il n'avait pas l'âge légal. Il s'est nourri de la révolution culturelle des années 60 sans pouvoir y participer, observant à distance les choses du haut de ses 14 ans. Il attendait son heure. Elle vient de sonner.

LES ENFANTS MAL AIMÉS
ON EN RETROUVE DANS VOTRE QUARTIER! ET CHEZ VOUS...
Regressions
Québec

L'EXPO ZÉROZOÏSTE
UN SHO BOUILLANT DE TABLO par ZÉRO ZOO
1850, Sherbrooc o. ☎ Gui, 931-3149
jusqu'au 1er novembre
Jeu. Ven.: 12h à 22h Mer. Sam. Dim.: 12h à 19h

CONFIDEN ciel
SI VOUS DÉSIREZ GAGNER DES BILLETS POUR ASSISTER AU SPECTACLE DE DIANE DUFRESNE
TOP SECRET
...ÉCOUTEZ
ciel 98.5 MF

Le Groupe Genre présente
Helle Julie
du 17 au 28 septembre
un texte d'AUGUST STRINDBERG traduit par BORIS VIAN
mise en scène de H. Delfaut
centaur 453 ST-FRANÇOIS XAVIER VILLES MONTREAL H2Y 2T1 reservations 288-3161

Récital unique
Jacques Douai
Samedi le 22 septembre à 20h30
une production Pierre Jobin
ciel 98.5 MF
tritiorium
255 Ontario Est
Rés.: 284-7126 (de 13h à 18h sauf le dimanche)

Si l'on arrivait à mélanger, à parts égales, Red Skelton, Danny Kaye, Buster Keaton, The Three Stooges, Laurel & Hardy et Charlie Chaplin, on obtiendrait un coup sûr... les COLOMBAIONI!
COLOMBAIONI
LES 2 "STAND-UP" COMIQUES LES PLUS DRÔLES DE L'EUROPE
ALBERTO CARLO
"Les Colombaioni pour moi c'est le rire dans toute sa force, la précision efficace, la grande et éternelle comédie toujours renouvelée."
Jean Lapointe
ils ont plus qu'une simple touche de génie comique, en réalité, ils sont très très amusants
Toronto Star 29/01/85
LES "CLOWNS" DE FELLINI
MERCREDI 8 AU VENDREDI 10 OCTOBRE 20H00
SAMEDI 11 OCTOBRE 18H30 ET 21H30
Une production Specdici Une présentation ckoi 97
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
Réservations: 523-2112
sur tout billet de plus de 75

Orchestre Métropolitain **SÉRIE CLASSIQUE**
Agnès Grossmann
Directrice artistique
AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
LOUIS LORTIE
Pianiste
WAGNER:
Ouv. «Maitre-chanteur»
BEETHOVEN:
3^e Concerto
DVORAK:
8^e Symphonie
Abonnement: 282-9565 — 282-9576
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service: Boulevard de la... sur tout billet de plus de 75

le petit univers de R.P.
1^{ère} SEMAINE/TARIF SPÉCIAL
théâtre d'aujourd'hui
auteur-acteur/Normand Daoust - coordination/Francine Noël
décor-éclairage/Michel Demers - costumes/Suzanne Harel - bande sonore/Carol Clément
Dès le 18 septembre, mardi au samedi/20H30 - dimanche/15H00
Réservations/523-1211, 1297 rue Papineau, Montréal

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

DEPUIS QUE je suis rentrée de vacances, je ne sors plus. Ma télé me l'interdit. Ma télé me séquestre. Je ne sais pas exactement comment c'est arrivé. Je peux seulement vous dire que je suis revenue en ville, en forme et pleine d'entrain, prête à renouer avec le monde urbain et à plonger dans la mer agitée des mondantités. Ma télé m'attendait, tapie dans un coin sombre de l'appartement. Elle a commencé par me boudier. Je l'avais abandonnée depuis trois mois. Elle ne le prenait pas. Son foyer était vide, elle avait froid et ses lampes couvertes de poussière menaçaient de faire la grève si on ne les activait pas. Me foudroyant de regards assas-

sins striés d'éclairs fulgurants, ma télé s'est mise à décliner la longue liste de trahisons que je lui avais fait subir cet été. Cela sentait la crise de jalousie. Non seulement l'avais-je abandonnée à son triste sort, mais j'avais osé — comble de la perfidie — la tromper avec de vieux regards qui n'ont rien de mieux à faire dans la vie que de noircir des pages blanches en se faisant passer pour des auteurs avec un grand « A ». Tout ce que ma télé connaît, ce sont des petits auteurs-scrip-teurs-esclaves qui grenouillent, scribouillent et blanchissent de li-*quid paper* les textes de leurs télé-romans. Ma télé n'aime pas les auteurs et encore moins les écrivains. Elle dit qu'ils ne servent à rien.

Les séquestrés de la télé

Elle prétend que, de toute façon, plus personne ne sait lire.

Je n'ai pas voulu la contredire ni la décevoir, mais entre nous, la meilleure émission de télévision ne pourra jamais rivaliser avec le plaisir brûlant d'un livre que l'on tient entre ses mains, tout contre soi et qui fait voyager dans le temps et l'espace sans pause publicitaire. Mais le moment n'était pas indiqué pour lancer le débat. J'ai encaissé sans rien dire.

Après mes lectures décréées débiles, ma télé s'est mise à me reprocher mon flirt avec le cinéma. « Pauvre tarée, m'a-t-elle lancé, d'un air méprisant, tu ne sais même pas que le cinéma est mort, qu'il n'y a plus personne dans les salles, sinon des rongeurs édentés qui se nourrissent de *pop-corn* et de *coke* renversé. » J'ai bondi, prête à lui réciter l'évangile selon Jean-Luc Godard, et puis, à quoi bon, ma télé est une inculte, une tiers-mondiste de la culture. Elle croit que Jean-Guy Leboeuf est le grand sauveur de l'humanité. Inutile de se

battre avec une plus petite que soi...

Je crois bien que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à la prendre en pitié. J'ai même éprouvé une sorte de compassion pour cette pauvre petite boîte noire, aussi négligée qu'un cactus, et qui continuait à survivre et à sévir malgré tout. Ce fut le début de ma déchéance. Après quoi j'essayai, d'abord faiblement, de lui donner raison comme une épouse coupable qui ferme les yeux au lit et fait semblant de trouver son vieux mari sexy. Je me suis prise au jeu. J'ai même réussi à me convaincre, par je ne sais quel perversité de mon imagination, que ma télé était branchée sur l'esprit du temps, qu'elle était le plus puissant agent de changement de l'âge nucléaire. Ma télé, pour qui la démagogie est une seconde nature, a immédiatement changé d'attitude. Elle s'est radoucie, elle m'a fait le coup du charme. Elle m'a installée confortablement sur le divan, m'a servi un verre et a remplacé mes talons hauts par des pantoufles en

Phentex. Elle a allumé ses grands feux et déversé sur moi ses quatre saisons d'images en techni-horreur.

J'ai regardé, fascinée, médusée, l'oeil hypnotisé par les petits points qui sautaient comme des puces sur l'écran. J'ai regardé le monde foncer en trombe à travers mon salon, en me demandant si l'attentat contre Pinochet était une nouvelle réclame pour Budweiser. D'abord excitée par le feu d'artifice, je me suis lentement sentie défaillir, mes paupières sont devenues lourdes, l'énergie du début est devenue fatigue et abrutissement. J'ai voulu me lever, mais peine perdue, ma télé m'avait, à mon insu, ligotée avec le fil du câblesélecteur. Trop tard. Inutile de résister à un mouvement plus fort que soi.

Comprenant que je ne pourrais plus jamais sortir, j'ai obtenu de ma télé la permission de faire quelques coups de téléphone. Je croyais devoir converser avec les répondants automatiques de la ville. Mais non. Toute la ville était séquestrée dans son salon et voguait joyeusement à la barre du *Gerrold*.

Il y en a même qui m'ont avoué faire quelques brèves escapades à l'extérieur en se faisant remplacer au pied levé par leur magnéto-scope. Certains ont établi un horaire précis avec leur machine. Ils partagent désormais leur temps entre les émissions qu'ils voient au moment où elles sont diffusées et les émissions qu'ils enregistrent et regardent aux environs de quatre heures du matin. Il y en a qui interrompent des soupers d'amis, abrègent le séjour au bistro, annulent des rendez-vous galants pour ne pas manquer un quart de seconde d'émission.

Je n'ai malheureusement pas pu leur parler longtemps. Ma télé, toujours aussi exclusive, a mis fin abruptement à la conversation.

Elle ne perd rien pour attendre, celle-là. À la première occasion, je lui dis ses quatre vérités, noir sur blanc. À la deuxième, je demande le divorce pour babillage, ratage et abus de pouvoir. À la troisième, je passe aux actes. Je la branche sur le four micro-ondes et je la fais fondre.

Dufresne, l'électrochoc

PAUL CAUCHON

Top Secret de et avec Diane Dufresne; organisation dramatique: René-Richard Cyr; direction musicale: Marty Simon et ses musiciens; costumes: Michel Robidas; décors: Pierre Major; régie et éclairage: Alain Lortie; son: Michel Léveillé; coiffure: Pierre Lafontaine; collaboration: Mouffe. Au TNM jusqu'au 27 septembre.

COMME TOUJOURS chez Dufresne, le spectacle commence dans le hall. Espions d'un soir, Japonais de pacotille, détectives de bande dessinée, un public parade dans des costumes rassemblés à l'aide de guenilles ou de visites chez Ponton. Comme une troupe de saltimbanques rassemblée pour fêter sa reine, grande prêtresse des désirs inassouvis et des délires d'un soir qui font oublier le quotidien.

Comment parler de *Top Secret*? C'est un électrochoc, un voyage en montagnes russes, un délire total et contrôlé qui, sans contredit, est un des meilleurs spectacles jamais présentés par Dufresne. Un spectacle qui plaira avant tout à ses vrais fans (si vous n'appréciez pas vraiment le personnage, vous risquez de sortir à l'entracte en courant — j'en connais à qui c'est arrivé).

Jamais elle n'a été si proche de son public. Certaines personnes comprennent mal ce besoin qu'elle a de toujours parler de ce public qui serait sa seule raison de vivre. Il faut la voir au TNM pour comprendre ce que ça implique. Ce public, elle le provoque, l'appelle, lui parle comme à un amant, le gronde s'il n'applaudit pas assez; elle descend dans l'allée pour le toucher, lui chanter littéralement dans le creux de l'oreille, se nourrissant de ses réactions, lui re-

donnant amour, désir et agressivité comme en vagues d'énergie pure.

Jamais je n'ai vu Dufresne aussi dégaïée, parodique et drôle. Oui, drôle. Dans *La Vie en rose* elle imite Rina Ketty en racontant l'époque des concours de sa jeunesse où l'on s'ex-tasiait de sa polyvalence. Dans *Blitz*, elle arpentait la scène en mimant cris d'oiseaux et d'animaux, ricanant dans une sorte de délire indescriptible. On a l'impression que seule une bombe atomique tombée sur Montréal aurait pu l'arrêter.

C'est un spectacle qu'elle a scénarisé, un spectacle réglé au quart de tour, aux éclairages dramatiques et à la sonorisation parfaite, avec des comédiens qui montent sur scène et des musiciens cachés dans la fosse d'orchestre. Une véritable machine de guerre au service du mystère et du spectacle, au sens premier du terme (le spectacle étant « un événement qui doit susciter des réactions », dit *Le Petit Robert*!).

Elle arbore des costumes magnifiques et invraisemblables, telle cette robe vaguement « madame Pompadour » qui doit bien faire cinq

pièdes de large et qui s'entrouvre pour laisser place à un théâtre de marionnettes. Telle cette cymbale qui lui sert de chapeau alors que, vêtue de cuir noir, elle chante *L'Ange bleu*. Tel ce costume japonais qui la camoufle dans *Kabuki*, cette extraordinaire chanson de Grosz et Engel, où chaque geste se découpe dans l'espace comme un idéogramme. « Comme un samouraï en bataille, chante-t-elle, corps à corps avec un dragon/ je t'emporte jusqu'à l'éruption/ et te tiens, mourant, par la taille. »

Il est paradoxal que, tout en étant aussi proche du public, à certains moments la distance est énorme. Il faut voir, par exemple, *Oxygène* ou *Le Parc Belmont*, dont les versions successives au Forum et au Stade collaient aux paroles pour offrir une représentation théâtrale du propos.

Ces deux chansons marquantes sont présentées maintenant comme si elles avaient été épurées, privilé-

giant, non une représentation réaliste mais une intériorité mystérieuse qui laisse peu de place à l'évidence.

À certains moments, un public plus réservé peut se sentir violenté. Dufresne s'acharne à attaquer les journalistes, brasse les indifférents, frôle la vulgarité dans *Elsie saisie par le démon* (le démon du sexe, vous avez compris!). Mais elle retombe toujours sur ses pieds, en priviliégiant la parodie. Elle propose des images qui en réçèlent toujours d'autres; on croit l'avoir saisie alors qu'elle nous entraîne ailleurs, dans un grand jeu du mystère et de l'illusion où elle se livre de façon indécise et émoivante tout en se protégeant. Chaque image qu'elle propose ressemble aux morceaux d'un miroir brisé, où chaque partie contiendrait à la fois le tout et une partie du tout, nous renvoyant à nous-mêmes et à notre propre désir d'émotion.

On comprendra mieux ce que je viens de dire en observant le public à

l'entracte. Dans le hall, on parade en costumes. Un « espion » se promène, caméra à l'épaule, en filant les spectateurs. Au sous-sol, près des toilettes, une partie du public est rivée devant un écran vidéo qui retransmet ce qui se passe en haut. Toutes les combinaisons sont alors possibles: vous pouvez être exhibitionniste ou voyeur, vous pouvez participer directement en créant le spectacle, en nourrissant la chanteuse, vous pouvez regarder les autres la nourrir et vous nourrir, vous pouvez même vous nourrir de l'écran où s'exhibent et se regardent les autres. Comme dans un puits sans fond, en choisissant votre jeu.

NDLR

Comme ces dernières semaines, nos lecteurs trouveront les articles de nos collaborateurs Francine Laurendeau et Marcel Jean, au cinéma, et Gilles Daigault, aux expositions, aux pages D-8 à D-10 du cahier PASSE-PORT. Bonne lecture! — R.L.

MICHEL TETREULT

4260 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, H2J 2K8 (514) 843-5487

« suite de dessins sur le silence et l'obscurité »

LOUIS-PIERRE BOUGIE
oeuvres récentes

JOCELYN GASSE
sculptures récentes

jusqu'au 21 septembre

LA GALERIE EST OUVERTE DU MERCREDI AU DIMANCHE ET SUR RENDEZ-VOUS

ART CONTEMPORAIN

galerie **frédéric palardy**

EXPOSITION **GÉRARD TREMBLAY**
vernissage jeudi 18 septembre de 19h à 22h jusqu'au 9 octobre

cette exposition est rendue possible grâce à la collaboration du ministère des affaires culturelles du Québec.

1170 rue Victoria, St-Lambert, 465-3337

Du mar. au ven. de 11h à 17h Sam. Dim. de 13h à 17h

Galerie 2043

EXPOSITION PERMANENTE D'OEUVRES D'ARTISTES RÉPUTÉS LOCAUX ET ÉTRANGERS

- peintures • sculptures
- aquarelles • dessins
- gravures • photos

Service de laminage ou d'encadrement disponible.

Du mardi au samedi de 12h à 17h

2043, rue Saint-Denis, Montréal 843-8752

Les Encadrements

Marcel Pelletier

MICHÈLE ASSAL
Du 3 sept. au 5 oct. 1986

Mar.-Mer.: 10.00 à 18.00 hrs
Jeu.-Ven.: 10.00 à 21.00 hrs
Samedi: 10.00 à 17.00 hrs
Dimanche: 12.30 à 17.00 hrs

ATELIER-GALERIE

4012, rue Drolet (coin Duluth), Montréal H2W 2L2
Tél.: 282-9993

MICHEL LAGACÉ
jusqu'au 5 octobre 1986

MERCREDI AU DIMANCHE DE 12 À 18 HEURES
GALERIE 13
3772, RUE SAINT-DENIS MONTRÉAL, QC H2W 2M1 (514) 288-5903

Stelio Sole
oeuvres récentes
jusqu'au 24 septembre

WADDINGTON & GORCE INC.
1504 rue Sherbrooke Ouest
934-0413 — 933-3653 — fermé le dimanche et lundi

exposition

GHISLAIN LEFÉBVRE

« Peintre de fleurs sauvages »

du 19 au 30 septembre

Galerie

BERNARD DESROCHES

1444 Sherbrooke o., Montréal (514) 842-8648

Ouvert de 9h à 17h30 du lundi au samedi. Dimanche de 13h à 17h

VISITEZ

La plus belle Galerie DE GRAVURES ET D'AFFICHES À MONTRÉAL

BIENVENU

atelier

5190 Boul. St-Laurent (coin Fairmount) MtL. 276-2872

CENTENAIRE

1886 **JEAN ARP** 1966
SCULPTURES OEUVRES SUR PAPIER TAPISSERIE

EXPOSITION DÉBUTANT MARDI 16 SEPTEMBRE

MAR. VEN. 9 à 17.30 SAM. 9 à 17. FERMÉ LUN. ET DIM.

GALERIE DOMINION
Le plus grand choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchande d'art au Canada
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

MMM 1906-1986 MMM

Dans le cadre du 80ième anniversaire la GALERIE MORENCY présente HOMMAGE À

FRANÇOISE GAUDET SMET

ARTISTE PEINTRE
ACRILIQUES SIGNÉES GAUDET SMET
Véritables pièces de collection

1564 rue St-Denis 845-6894
métro Berri-Demontigny sortie St-Denis 845-6442

MMM 1906-1986 MMM

Du 14 septembre au 2 novembre

Vernissage, dimanche le 14 septembre à 15 heures

Michel Goulet
Michel Martineau
Louise Robert
Serge Tousignant

Cycle récent et autres indices

Objets d'inédit
Petits formats/travaux récents de jeunes artistes québécois

Sorel Cohen
... et les ateliers de femmes (où se jouent les regards)
Oeuvres photographiques récentes

Entrée libre
Cité du Havre 873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée d'art contemporain est subventionné par le Ministère des Affaires culturelles du Québec et bénéficie de la participation financière des Musées nationaux du Canada et du Conseil des Arts du Canada.

L'ŒUVRE d'ATGET:

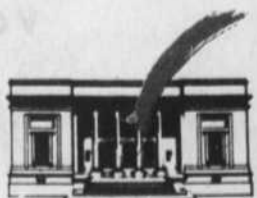
L'Époque moderne

Musée des beaux-arts de Montréal
Cabinet des dessins et estampes
Du 12 septembre au 26 octobre 1986



Eugène Atget
Le Dôme, boulevard Montparnasse
Juin 1925
Épreuve tirée par les Chicago Albumen Works, 1984
The Museum of Modern Art, New York

Musée des beaux-arts de Montréal
1379, rue Sherbrooke Ouest
Renseignements: 285-1600



MUSÉE DES BEAUX-ARTS